

Gustave BINGER :  
DE LA BOUCLE DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE  
(1887-1889)  
Première liaison Bamako (Mali)–Grand-Bassam (Côte d'Ivoire)  
par un Européen

Gustave-Louis BINGER (1856-1936), chef de mission

Capitaine d'infanterie.  
[Premier gouverneur de la Côte-d'Ivoire](#) (10 mars 1893-25 février 1896).

AFFAIRES COLONIALES  
Sénégal  
(*Le Temps*, 7 juillet 1888)

Nous avons donné il y a quelques jours des nouvelles du capitaine Binger, de l'infanterie de marine, en mission dans le Soudan occidental, et dont on avait annoncé la mort à diverses reprises. Suivant son itinéraire, cet officier est arrivé au commencement de mars au massif montagneux de Kong, qu'il se proposait d'explorer avec soin. Avant son départ de Saint-Louis, il avait été convenu que, dès qu'il signalerait son arrivée à Kong, on préparerait à Grand-Bassam (Côte-d'Or) un convoi de ravitaillement qui marcherait sur Kong par la rivière Akba, sitôt que les pluies permettraient de se mettre en route.

Nous apprenons qu'un de nos compatriotes, M. [Treich-Laplène](#), résident à Assinie, actuellement en France, compte partir dans les premiers jours d'août pour prendre en personne la direction de ce convoi.

Dans une importante exploration en cette même région qu'il a faite l'an dernier, M. Treich-Laplène a atteint les premiers massifs de Kong sans rencontrer trop de difficultés. Il croit qu'il n'en trouvera pas plus cette année.

---

AFFAIRES COLONIALES

Afrique occidentale  
(*Le Temps*, 22 mars 1889)

Un télégramme nous annonce que MM. Binger et Treich-Laplène sont arrivés aujourd'hui en bonne santé à Grand-Bassam. D'autre part, une lettre, qui nous est adressée de Kong par M. Treich-Laplène, nous rend compte, ainsi que suit, de sa rencontre avec M. Binger :

---

LE CAPITAINE BINGER  
par Édouard de Sutil  
(*Le Figaro*, 13 mai 1889)

Nous sommes en 1875 !

Des grandes manœuvres ont eu lieu à Pacy-sur-Eure ; et le maréchal Canrobert qui, après les avoir dirigées, passe à leur issue devant le front des troupes, a remarqué l'air éveillé et intelligent d'un jeune blondin, engagé volontaire de la veille et actuellement fourrier porte-fanion du 20<sup>e</sup> bataillon de chasseurs... Il le fait sortir des rangs, l'interpelle, et, frappé de ses réponses, il l'encourage à persévérer dans « l'amour des armes », en rééditant, pour soutenir son ardeur, ce patriotique... lieu commun que le vieux héros a l'art de relever de sa parole accentuée : « Vous avez peut-être le bâton de maréchal dans votre giberne ! »

Cinq ans plus tard, le fourrier, après avoir passé par l'école de sous-officiers, partait, en qualité de sous-lieutenant d'infanterie de marine, pour le Sénégal.

Il devait si bien s'habituer au pays que, rappelé à Paris en 1886, comme lieutenant et officier d'ordonnance du général Faidherbe, grand chancelier de la Légion d'honneur, il quittait bien vite un poste tranquille et envié pour aller explorer l'Ouest africain, résolu à fouiller et à relever toute la partie entre Bammakou [Bamako], notre dernière station sur le Niger, et le territoire du Grand Bassam, à travers les États inhospitaliers de Samory et l'espace indéfini qui s'étend de Kong à ce que nous possédons sur le Grand Bassam.

Ce jeune aventurier, qui allait ajouter à la renommée et aux bienfaits de tant d'explorateurs dont le dévouement a illustré et agrandi la France, en rendant d'immenses services à la science, s'appelle Binger. Né en Alsace, en 1856, il représente bien le type alsacien dans tout ce que celui-ci a de noble et de fidèle ! Pendant les six premières années qu'il passa au Sénégal, il avait occupé ses loisirs au profit des découvertes vers lesquelles il se sentait attiré d'instinct ; et dans les postes perdus où il était détaché de longs mois, il passait les heures en dehors du service à recueillir des documents si précis sur la langue « bambara », qu'il en coordonna, un jour, les divers matériaux pour en faire une grammaire, à cette heure très répandue là-bas et extrêmement utile aux voyageurs, aux marins et aux officiers, dans leurs rapports avec les indigènes des parties sénégalaises les plus reculées. Je m'empresse de dire qu'il y a à peine quelques mois, le grade de capitaine et la croix de la Légion d'honneur sont allés récompenser ses efforts et honorer ses travaux en pleines régions d'exploration, avec des mentions à l'*Officiel* du genre de celles-ci : « 14 ans et 6 mois de services, 6 campagnes, services exceptionnels. *Périlleuses* explorations, pendant deux ans, dans le Soudan et le Centre africain. »

\*  
\* \*

Donc, Binger s'était dit qu'il descendrait du Sénégal à Assinie, en traversant le bassin du Niger, dans l'espoir de découvrir quelques affluents de ce fleuve où notre pavillon pût flotter, et comptant bien, en ralliant à la France les peuplades rencontrées sur sa route, aider à la formation d'un immense domaine colonial français, du Sénégal à la côte de Guinée, par Bakel, Bafoulabé, Bammako, Kong et Assinie. Pour accomplir ce patriotique rêve à la veille de devenir réalité, Binger s'embarqua le 20 février 1887 à Bordeaux pour prendre terre à Dakar, se rendant de Saint-Louis à Kayes, par le Sénégal ; de Kayes par Bafoulabé, il gagnait Bammako, sur le Niger, d'où il envoyait de ses nouvelles en Europe le 20 juin suivant.

Mais, depuis lors et pendant toute une année, on n'entendit plus parler de lui, les bruits les moins rassurants s'étaient répandus : on assurait qu'il avait été assassiné ; sa vieille mère, qui réside à Paris, et qui a supporté avec une énergie admirable une cruelle absence, pleine d'anxiétés et d'angoisses, le pleurait, pendant que ses amis, ébranlés dans leurs espérances, se croyaient fondés à croire aux pires nouvelles... On avait donc plus d'à moitié inscrit Binger au martyrologe des Victimes du Devoir, lorsque, tout à coup, on apprit — avec quel soulagement et quelle joie ! — qu'à la date du 10 mars il était à Kong, d'où il avait adressé plusieurs lettres parvenues à Bammako, le 21 juin, et l'une d'elles à Amiens, le 31 juillet: cinq mois en route ! — Il se préparait, à cette date, à visiter les pays de Mossi, d'Ouorodougou, etc. On sut encore qu'il avait sollicité d'un roi, du nom de Samory, l'autorisation de traverser ses États ; mais il avait essuyé un dur et implacable refus, quoique ce prince eût revendiqué et obtenu, par un traité du 23 mars 1887, la faveur de placer son royaume sous notre protectorat.

Il convient d'ajouter, à la décharge du sauvage monarque, que, depuis six mois, il soutenait une guerre onéreuse et inquiétante contre un voisin, le roi Thiéba, dont il était même en train d'assiéger la capitale — Sikasso — quand la requête de Binger lui parvint ; si bien qu'il n'était pas sans appréhensions du côté de ce « blanc » qui pouvait nourrir des projets malintentionnés à son égard et apporter, avec une intervention nuisible à ses propres affaires, une diversion utile à l'assiégé.

Cependant, en dépit des obstacles et des difficultés opposés par Samory; Binger avait passé outre, forcé sa marche, et, le 26, il tombait dans le camp du roi, à la grande surprise et au grand mécontentement de celui-ci. Binger, qui avait dû marcher à travers un pays désolé et dénué de ressources, avait été exposé à des fatigues et à des privations de toutes sortes, la contrée étant ravagée à la fois par les deux partis aux prises : et voilà que, par surcroît, l'accueil du roi, notre allié, notre... protégé, était aussi peu conciliant que ses lettres ; à ce point que Binger, ne voyant rien de bon à en attendre, résolut de se passer de lui ; et marchant, front baissé, à l'encontre de ses volontés, de ses ordres les plus impératifs et de ses résistances, il retourna, le 7 octobre 1887, sur ses pas, pour rejoindre, à Bonokhobougoula, son personnel, ses guides et ses troupes, à la tête desquels il se remettait en route, le 16, pour poursuivre quand même, et en traversant le territoire de Samory, ses explorations.

À Tengreva, il trouva des forces du roi qui lui disputèrent le passage ; au milieu de la lutte, il fut abandonné lâchement par ses escortes ; et c'est à peu près seul, rompu de fatigues, blessé, brisé par la maladie, sans vivres, exténué par la faim et terrassé par la fièvre, qu'il se replia, à dos de bœuf souvent et après des courses longues et rudes, sur le territoire de l'ennemi de Samory, le roi Thiéba. Près d'un village du nom de Niélé, à la sortie du Follona, Binger succombe à la peine et reste pendant plus de deux mois entre la vie et la mort. Elles n'étaient donc que trop fondées les rumeurs circulant sur sa situation critique, désespérée ; lui-même, sous l'empire du mal, n'entrevoyait plus la Patrie, sa mère, ceux qu'il aimait, qu'à travers les hallucinations de l'agonie.

Cependant, Dieu merci ! le vaillant et énergique explorateur triompha de ses souffrances, et, à son tour, eut raison de la maladie... Le 3 février 1888, il s'était remis en route, ne comptant plus avec les difficultés, courant, plus hardi et plus indomptable, au-devant des périls, « vivant de privations », et, le 20, il était à Kong, d'où il allait, à peine reposé, explorer la partie est comprise entre Kong et Segalla.

\*  
\* \*

Mais, en Europe, on avait songé à organiser une mission pour se porter à sa recherche, et l'on s'était adressé à l'un de nos compatriotes, M. Verdier\*, natif de La Rochelle et résident de la France à Grand Bassam. M. Verdier avait été mis en rapport avec Binger avant le départ de celui-ci pour l'Afrique, par l'intermédiaire de M. de La

Porte, alors sous-secrétaire d'État aux colonies ; et notre résident, qui possède sur la côte des dépôts, comptoirs, et y a de grands intérêts commerciaux, avait promis à l'explorateur de lui faire parvenir un convoi de ravitaillement au pays de Kong, vers octobre 1888, afin de faciliter sa descente à Assinie.

Il confia donc à un jeune homme intrépide et énergique, M. Treich-Laplène, son représentant en Assinie, l'exécution de cette dangereuse mission. Séduit, lui aussi, par l'attrait de l'inconnu, M. Treich-Laplène avait, du reste, exploré naguère les pays de Boutoukou, qui ouvrent le chemin de Kong ; et c'était, de tout point, l'homme de cette audacieuse entreprise. En avisant le gouvernement français de la tentative, M. Verdier revendiquait noblement l'honneur d'en supporter la moitié des frais, réclamant seulement pour son délégué, avec l'approbation de la France, un titre quelconque officiel.

Et c'est muni de ce titre et de pleins pouvoirs, ainsi que des instructions de M. Verdier, que M. Treich-Laplène partait, le 8 septembre dernier, de l'Assinie et mettait le cap sur l'intérieur de l'Afrique, après avoir réuni une troupe de quarante-cinq hommes : un sous-officier de la milice, comme chef d'escorte ; neuf miliciens, deux interprètes, trois courriers et vingt-neuf porteurs. Dès le lendemain, il atteignait Kinjahoo, capitale du royaume de l'Assinie ; le 10, il écrivait, en la datant d'Ain-Boisseau, sur la rivière Bia, une lettre pleine de résolution et de confiance, et... puis, plus rien !

Même silence, tout à coup, sur Treich-Laplène que sur Binger !

Aussi, était-on replongé dans le découragement, en Europe, lorsque, le 27 décembre dernier, le ministre de la marine reçut ce télégramme : « Administrateur Kotonou informe qu'il a reçu lettre Binger, datée du 11 novembre de Salaga, par 8 latitude et 3 longitude ouest. Binger espère arriver à côte Ivoire en avril prochain. » Ce fut une grande satisfaction ! Et la détente se compléta par l'arrivée d'un autre télégramme, reçu, le 30 décembre, par M. Émile Ponche\*, industriel d'Amiens, capitaine d'état-major dans la territoriale, et ami intime et singulièrement dévoué de Binger : « Bonnes nouvelles ! Binger, » 11 novembre Ashanti; sera Assinie, avril. »

Enfin, le 15 janvier suivant, soit il y a à peine, quatre mois, Binger était rejoint par M. Treich-Laplène, qui avait mené à bien, au prix des plus nobles efforts, sa généreuse expédition, et qui rendait ainsi à la France un de ses plus braves et glorieux enfants.

Pour reconnaître ce précieux service, le gouvernement a nommé M. Treich-Laplène chevalier de la Légion d'honneur.

Quant à Binger, il avait fait signer au roi des contrées explorées et traversées, contrées jusqu'alors impénétrables et véritablement conquises, un traité avec la France, assurant, dès lors, à notre pays, de sérieux avantages, entièrement dus à l'admiration du roi et de son peuple pour une nation dont un des enfants avait bien pu exécuter un si périlleux et si fantastique voyage !...

\*

\* \*

L'immense exploration du capitaine Binger et ses itinéraires extraordinaires, merveilleux, à travers des peuplades nombreuses et en possession de vastes et riches territoires, auront ce premier résultat de relier désormais à nos possessions du Haut-Niger ce qui n'était naguère encore qu'un simple poste, sans grosse importance présente et d'un difficile avenir. Dorénavant, en effet, le Grand Bassam devient le point de départ d'entreprises sur le Soudan, devenu pour nous plus accessible et une des têtes de lignes qui nous rattachent à ce pays, but de tant d'ambitions ! Une voie nouvelle est donc tracée, pratiquée même ; un chemin, que nous élargirons, est ouvert, et, grâce au capitaine Binger, c'est nous qui en avons la clef !

\*  
\* \* \*

Le capitaine Binger est arrivé hier matin à Paris par le rapide. Il était accompagné de MM. Camille Dreyfus, député de la Seine ; le capitaine du génie Ancel, aide de camp du général Faidherbe ; du capitaine d'infanterie Brosselard, officier d'ordonnance du ministre de la marine et gendre du général Faidherbe, qui avaient été l'attendre à Marseille.

Une délégation de la Société de géographie avec son président, M. de Lesseps, s'était rendue à la gare de Lyon pour souhaiter la bienvenue à l'intrépide voyageur. De nombreux amis et la famille de M. Binger l'attendaient également sur le quai de la gare. À la descente du train, M. de Lesseps a vivement félicité l'explorateur et lui a adressé une chaleureuse allocution.

La santé de M. Binger est excellente ; sa traversée de mer et son séjour à Saint-Louis-du-Sénégal, où il a été reçu et fêté avec enthousiasme, l'ont complètement remis des rudes labeurs de son périlleux voyage.

Le capitaine Binger va reprendre ses fonctions d'officier d'ordonnance du grand chancelier de la Légion d'honneur. Il rapporte des masses de documents sur les idiomes et la topographie des régions inconnues qu'il a visitées.

---

## AVERTISSEMENT

- Le périple de Binger a bénéficié d'un grand retentissement.  
On trouvera ci-après :
- deux comptes-rendus assez semblables de la conférence de Binger devant la Société de géographie de Paris ;
  - un compte-rendu d'une conférence prononcée à Lyon ;
  - et, surtout, un résumé détaillé de son périple paru dans le supplément du *Temps* du 19 mars 1890.

### Réception du capitaine Binger par la Société de géographie de Paris (*Le Temps*, 5 décembre 1889)

Hier soir, comme nous l'avons annoncé, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la Société de géographie de Paris a fait une réception solennelle à M. le capitaine Binger. La réunion était présidée par M. Ferdinand de Lesseps, en tenue de membre de l'Institut avec son grand-cordon de la Légion d'honneur ; le président de la République était représenté par le général Brugère ; les ministres de la guerre et de la marine par des officiers d'ordonnance délégués en grande tenue. M. Étienne, sous-secrétaire d'État aux colonies, était assis à la gauche de M. Binger. Sur l'estrade se pressaient des membres de l'Institut ; MM. de Quatrefages, Milne-Edwards, Daubrée, Levasseur, etc. Un auditoire nombreux et sympathique occupait les gradins et les tribunes, applaudissant avec un légitime enthousiasme le vaillant explorateur, le courageux Français qui avait porté le nom du pays et planté notre drapeau sur des terres lointaines.

En ouvrant la séance, M. de Lesseps félicita hautement le voyageur et ajoute : « En le fêtant, nous penserons surtout à sa mère, qui va l'écouter, et qui, après avoir été à la peine pendant de longs jours d'angoisse, va être un peu à l'honneur. Nous regrettons de ne pas voir ici M. Treich-Laplène, qui s'était résolument porté au devant de l'explorateur pour lui donner assistance. » Et s'adressant au public : « M. Binger a accompli des prodiges de courage et de dévouement ; il a fait, dans un trajet de 4.000 kilomètres, œuvre de savant, de géographe, d'observateur et de bon patriote. La science et le pays lui en seront toujours reconnaissants. »

C'est au milieu d'un tonnerre d'applaudissements que le capitaine se lève et commence le récit de son voyage.

M. Binger est un homme d'une trentaine d'années à allure toute militaire. Il porte avec élégance l'uniforme de l'infanterie de marine rehaussé par les aiguillettes, signe des fonctions d'officier d'ordonnance qu'il a remplies auprès du général Faidherbe et qu'il continue auprès du général Février, grand chancelier de la Légion d'honneur. C'est d'une voix assurée, que le vaillant explorateur prend la parole ; il lit les premières lignes de la relation de son voyage, mais bien vite il abandonne son manuscrit et raconte avec une parfaite aisance, sans déclamation, les péripéties de son exploration.

Il s'étend surtout sur les descriptions des lieux qu'il a parcourus sur sa route, les mœurs des populations avec lesquelles il a été en contact, mais avec une modestie rare, il passe légèrement sur toutes les difficultés qu'il a surmontées, sur les dangers qu'il a courus. À l'entendre, on pourrait croire que la traversée du Soudan occidental, du Niger

à la Côte d'or, peut se faire sans difficultés. Mais nous qui connaissons les misères qu'il a endurées, les périls auxquels il a été exposés, la vie qu'il a menée dans une grande partie de son exploration, nous ne pouvons ici que rendre hommage à l'extrême modestie de ce vaillant. Il eût pu faire frémir plus d'une fois l'assistance, il a préféré la charmer. Voici le résumé du récit de M. Binger :

Ayant reçu, sur sa demande, du ministre des affaires étrangères et du sous-secrétaire d'État aux colonies, la mission de visiter la boucle du Niger, le capitaine Binger partait le 20 février 1887. Trois voyages au Sénégal et au Soudan français, des travaux de linguistique l'avaient préparé à la tâche périlleuse qu'il entreprenait. Il débarque à Dakar, et, secondé par le gouverneur du Sénégal, remonte le cours du fleuve pendant 400 milles sur un chaland et arrive à Bakel. Là, il organise son convoi (personnel et bêtes de somme), gagne sans incident Bammako et choisit le chemin qui traverse le territoire de Samory, évitant le passage chez Ahmadou, lequel était resté suspect d'hostilité à notre égard. Malheureusement, à cette époque (avril), Samory était en guerre contre Tiéba, dont il assiégeait la capitale, Sikasso.

Notre explorateur se vit arrêté dans sa marche à 80 kilomètres de Bammako, obligé d'attendre les courriers envoyés à Samory, qui ne revenaient point ; l'indifférence des chefs de la région se changea bientôt en hostilité. La petite expédition dut rebrousser chemin ; mais bientôt, un message de Samory lui ouvrit la route vers le Baoulé, premier affluent de droite du Niger dans cette direction.

Samory, dont le succès était plus que douteux, demandait au capitaine un canon et un renfort de trente hommes, alors que notre compatriote n'en avait que dix !

Néanmoins, il pousse vers Sikasso, à travers un pays changé par la guerre et la misère en un charnier humain ; partout des villages dépeuplés ou même déserts et des cadavres en putréfaction !

Après quinze jours de marche très pénible, Binger atteint Sikasso, bourgade de 4.000 à 5.000 habitants, ayant une enceinte en terre glaise et de grossières tours servant de bastions. Autour de cette place manœuvraient assiégeants et assiégés (ensemble dix à douze mille combattants), Samory essayant vainement de forcer par la famine une ville qu'il n'avait pu complètement investir, et Tiéba, par des attaques sur les derrières de l'ennemi, décimant avec méthode l'armée de Samory. Celui-ci, par sottise vanité, repoussait la médiation du capitaine ; il lui fallait la tête de Tiéba. Il avait juré de ne rentrer dans sa capitale qu'avec ce sanglant trophée. Estimant qu'il perdait son temps à Sikasso, Binger voulait partir, mais Samory s'y opposait. Son fils Karamokho, que nous avons vu à Paris, fut prié d'intervenir en faveur du capitaine, mais il ne jouit d'aucune influence dans les conseils de l'almany, et c'est uniquement grâce à son énergique insistance que le capitaine Binger échappa à cette sorte de demi captivité et put rejoindre son convoi, qu'il ravitailla à grand-peine, à Bénokhobougou. Il quitta au plus tôt les États de Samory, se dirigeant vers Tengréla et coupant trois fois l'itinéraire de René Caillé. On lui interdit l'entrée de Tengréla et il lui faut, après une étape très pénible, se remettre en route, de nuit, par une pluie battante, à travers les hautes herbes, où il erre au hasard jusqu'au lendemain et jusqu'au moment où il trouve une clairière où il établit son campement.

Ayant échappé à la poursuite des nègres, ceux-ci firent courir à ce moment le bruit de sa mort. Cependant, il ralliait Tioug-I. Il était au milieu de la race des Sénoufou, qui peuplent les États voisins ; elle a sa langue spéciale, qui est encore à peu près monosyllabique ; elle pratique l'élevage du bétail et la métallurgie ; l'ornementation de sa poterie est remarquable ; ses jeux sont empreints d'originalité.

M. Binger, par une marche rapide de six jours dans une riche contrée, gagne Niélé, la capitale du Fullona. L'influence des sorciers lui barre la route. L'expédition arrive à Kauniéra, dans le pays de Kong, ayant traversé la branche occidentale du Comoë, rivière qui débouche dans le golfe de Guinée à Grand-Bassam ; ses sources se trouvent,

à vol d'oiseau, à 500 kilomètres dans l'est de Bammako et presque sur le même parallèle. Le Comoë sépare les Sénoufou d'une agglomération de peuples de huit races différentes, peu ou point vêtus, parlant des langues sans aucune analogie entre elles. Ils se sont réfugiés dans cette région granitique et brûlée, traqués par les races noires plus civilisées. Le plus curieux de ces peuples, celui des Mboin, a pour tout costume un chapeau conique en paille, à petits bords, comme celui des clowns. Les femmes portent un chapeau de gendarme en paille ; les plus vêtues d'entre elles ne le sont que d'une touffe de feuilles.

Le voyageur, avançant dans la direction du sud-est, franchit le cours principal du Comoë et, après sept jours de marche, arrive à Kong ; c'est une ville de 12 à 15.000 habitants, le plus grand marché de la région. Il y est reçu en grande pompe par la roi Karamokho-Oulé et les notables, qui l'invitent à s'expliquer publiquement sur les motifs qui l'amènent. « Depuis longtemps, répond-il, les Français désirent nouer avec vous des relations commerciales plus étendues. Je viens m'enquérir des objets qui conviendraient le mieux à vos besoins et des échanges que vous pouvez faire avec nous.

— Chrétien, ton parler est droit, dit le roi ; j'étais convaincu qu'un blanc ne faisait qu'un métier honnête. Si Dieu t'a laissé traverser tant de pays, c'est que telle est sa volonté. Nous n'irons pas contre la volonté du Tout-Puissant. Amen. »

Kong est une grande ville ouverte, à constructions en pisé, à toits plats. Tous les habitants sont musulmans ; parmi eux, il y a peu d'illettrés. Leur tolérance est parfaite à l'égard des autres religions, qu'ils respectent toutes parce que, disent-ils, « les chemins de Moïse, de Jésus et de Mahomet mènent tous à un même Dieu ».

Le marché de Kong est très florissant ; on y trouve ce qui est nécessaire à la vie, des articles d'Europe apportés de la côte ; les produits indigènes sont le kola, le piment, etc. Le commerce consiste en coquillages, dits cauries, en poudre d'or. On y fabrique des cotonnades réputées dans la région. La teinture à l'indigo est représentée par environ 150 puits à teinture en permanente activité. Les calicots français y ont eu un véritable succès.

M. Binger, pendant son séjour à Kong, se procura adroitement des itinéraires conduisant au Mossi et, muni d'un sauf-conduit sur Bobo-Dioulassou, situé à vingt jours au nord, il part, le 12 mars, relève en route une partie du cours du Comoë et de quelques affluents de la Volta. Il s'arrête chez les Bobo, dont la ville principale, Bobo-Dioulassou ou Sia, compte trois ou quatre mille habitants ; c'est un point de transit important, situé à égale distance de Kong et de Djenné. De là, l'explorateur s'engage dans le pays des Niénégué et des Sommo, avant d'atteindre Ouahabou, résidence du chef musulman le plus influent du Dafina. Les indigènes, très superstitieux, soupçonnant que l'homme blanc était un sorcier habile et malfaisant, se montraient partout défiants ou hostiles. Le capitaine ne se tire qu'à force de prudence vigilante et d'extrême circonspection des pas les plus périlleux. Il parvient dans une colonie de Mossi, à Boromo les Mossi consentent à lui faire traverser le Gourounsi et à le conduire jusqu'aux premiers villages du Mossi.

Le Gourounsi ravagé par des bandes de Haoussa et Sôhghay, était dans une complète anarchie. Impossible d'y trouver la protection d'un chef ; la traversée de ce territoire, où l'on ne marche que l'arc bandé et la flèche empoisonnée à la main, fut très pénible. Enfin, il atteint le pays des Mossi, mais à Ouaghadougou, il est forcé de rebrousser chemin. [On y a appris la présence sur le haut Volta d'une expédition allemande](#), et Binger est suspecté d'être son avant-garde. Heureusement à Bouganiena, où il a déjà fait escale, il reçoit pour la seconde fois l'hospitalité la plus généreuse et la plus cordiale. De là, il fait route au sud, sur Salaga, marché important où il compte donner de ses nouvelles. Salaga est la ville la plus infecte qu'ait vue M. Binger dans son exploration. C'est un vrai charnier, sans eau, et où noirs et blancs sont la proie de maladies épidémiques.

L'explorateur a hâte de quitter cette horrible cité ; il fait alors route à l'ouest, traverse un pays admirable, si beau que les noirs eux-mêmes sont émerveillés. Mais la région est dépeuplée ; pas de villages, partant pas de vivres. Il arrive enfin à Bondoukou, apprend en ce point que M. Treich-Laplène, parti de Grand-Bassam avec un convoi de ravitaillement, a poussé sur Kong pour avoir de ses nouvelles ; le chef de l'État de Bondoukou lui confirme sa fidélité au traité de protectorat conclu avec M. Treich-Laplène.

M. Binger se jette alors sur la route de notre compatriote, qu'il rencontre enfin dans la capitale du petit État musulman, où il a été si bien reçu l'année précédente.

Après un séjour à Kong, qu'il met à profit pour faire accepter par les chefs de la principauté un traité de protectorat et de commerce qui les lie à la France, le capitaine et M. Treich-Laplène font route vers la côte non sans difficultés et c'est épuisés qu'ils embarquent sur la canonnière française *Diamant*, qui les amène à la lagune de Grand-Bassam ; ils arrivent enfin à la résidence française où ils revoient le drapeau, emblème de la patrie, et la mer, la grande route qui les ramènera au foyer paternel.

En descendant de Kong, le capitaine signe des traités avec les chefs indigènes, de telle sorte qu'actuellement, le vaste territoire qui s'étend du Sénégal à nos établissements de la Côte d'or par le Niger et l'Akba se trouve lié à la France par une série de conventions qui le place sous notre influence directe. En terminant, M. Binger a montré que l'avenir du commerce français était considérable dans ces régions et que nous y pourrions facilement, sans dépenses, avec les seules ressources de ces contrées, y acquérir une situation prépondérante, surtout si nous savons éviter d'y importer des fonctionnaires.

Le récit de M. Binger a été rehaussé par une série d'anecdotes piquantes. En voici une qui a eu un grand succès. À Bouganiena, le chef, qui l'avait pris en grande affection, lui déclara un beau jour qu'il voulait le marier avec trois jeunes filles de grande naissance :

Passer brusquement du célibat à un triple mariage me parut un peu excessif. Aussi j'exposai mes scrupules à mon brave ami Boukary-Nàba, qui consentit à ce que je fisse épouser ces jeunes filles par mes trois serviteurs les plus dévoués.

La publication des bans et autres formalités administratives et religieuses furent passées sous silence et, le soir même, je mariaï mes protégés en les dotant d'un peu d'étoffe et de verroterie auxquelles j'ajoutai quelques victuailles, pour permettre à mon personnel de faire un repas de nocé.

Elles ont été d'excellentes femmes et n'ont jamais fait naître la discorde dans mon camp. Au moment de nous séparer, à Saint-Louis, elles m'ont toutes trois prouvé leur reconnaissance en me remerciant de les avoir si bien mariées, et en promettant de donner mon nom à leur premier-né.

Inutile de dire qu'on a fait une grande ovation à M. Binger.

M. de Lesseps a pris ensuite la parole, a de nouveau félicité l'explorateur et remercié le président de la République, les ministres qui s'étaient fait représenter à cette séance et M. Étienne, sous-secrétaire d'État des colonies, qui avait tenu à y assister en personne.

Puis, M. de Quatrefages a annoncé que la commission centrale de la Société de géographie avait décidé le jour même que la grande médaille d'or de la société, sa plus haute récompense, celle qu'elle ne donne que très rarement, et pour des services exceptionnels, serait décernée au capitaine Binger et qu'elle lui serait remise à la séance solennelle de 1890. On a vigoureusement applaudi la petite allocution de M. de Quatrefages et la séance a été levée.

---

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

---

Séance extraordinaire du 3 décembre.  
PRÉSIDENCE DE M. FERDINAND DE LESSEPS, DE L'INSTITUT  
(*Journal officiel de la République française*, 16 décembre 1889)

Voyage de M. le capitaine Binger. — Cette séance extraordinaire, tenue dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, avait lieu pour la réception du capitaine Binger, capitaine d'infanterie de marine, qui venait faire le récit de son voyage en Afrique, dans une région inconnue, voyage ayant duré plus de deux années, du Niger au golfe de Guinée, en passant par le pays de Kong.

Le Président de la République s'était fait représenter à cette cérémonie par M. le général Brugère, secrétaire général de la Présidence. Les ministres de l'instruction publique, de la marine et de la guerre avaient, de leur côté, des représentants qui étaient : M. Milne-Edwards, de l'Institut, M. le capitaine d'infanterie de marine Péroz et M. le général Derrécagaix, directeur du service géographique de l'armée. Siégeaient encore au bureau : M. Étienne, sous-secrétaire d'État pour les colonies, et M. de Quatrefages, de l'Institut.

Sur l'estrade, beaucoup de notabilités et d'explorateurs, parmi lesquels M. de Brazza, le colonel Gallieni, commandant du Soudan français ; M. Crampel, explorateur de l'Ogooué.

Le président dit quelques mots comme discours d'ouverture, et pour indiquer que l'exploration du capitaine Binger est l'une des plus étendues, des plus complètes qu'on ait exécutées depuis longtemps. Elle a eu pour théâtre une région grande comme deux fois la France, et qui constituait l'une des dernières grandes lacunes de nos connaissances sur l'Afrique. C'est en plein inconnu que le vaillant officier a voyagé pendant plus de deux années, et cet inconnu était la région circonscrite par les deux bras ou, comme on l'appelle, par la boucle du Niger, et la côte de Guinée. Une carte distribuée aux assistants permettait de suivre l'itinéraire parcouru par le voyageur.

Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de donner, dans les limites forcément restreintes d'un article, un compte rendu satisfaisant d'un voyage aussi important que celui dont il s'agit. L'explorateur lui-même a été obligé de se restreindre et n'a pu qu'indiquer les points principaux d'un voyage qui doit faire l'objet d'une publication spéciale.

Parti de Dakar (Sénégal) le 20 février 1887, M. Binger, quand il fut à Bammako, avait devant lui deux chemins à suivre : l'un par les États d'Ahmadou, chef du Ségou, l'autre par les États de Samory, celui-ci bien mieux disposé ou plutôt qui semblait bien mieux disposé à notre égard depuis qu'on avait traité avec lui. M. Binger opta donc pour la route passant par le territoire de Samory ; il espérait n'y avoir que peu de difficultés. Malheureusement, le pays était désolé par la guerre ; le voyageur en a tracé un effrayant tableau. La région n'était qu'un charnier humain ; plus de villages habités, partout des cadavres, d'abord en petit nombre, puis par centaines.

Samory n'ayant pas voulu de bonne grâce laisser partir notre compatriote, celui-ci dut s'esquiver à son insu. Nous passons sur les divers incidents du voyage jusqu'au moment où M. Binger atteignit la ville de Kong ou Pon ; il y fit son entrée, sur un bœuf porteur, le 20 février 1888, un an jour pour jour après son départ de Bordeaux.

C'était le premier Européen qu'on eût jamais vu en cette ville ; vous jugez si la population était en mouvement : on se battait pour se trouver sur le passage de l'étranger. Kong, où s'élèvent cinq grandes mosquées à minarets, compte de 12 à 15.000 habitants, tous musulmans.



Coll. Jacques Bobée

Mosquée de Kong de style soudanais (XVII<sup>e</sup> siècle)(coll. Maurice Ascani).

L'instruction publique est très avancée dans la région. À Kong même, on trouve très peu d'illettrés ; tout le monde écrit l'arabe et peut commenter le Coran ; malgré cela, les gens sont loin d'être aussi fanatiques que les Peul et surtout que les Arabes. Le commerce y est très florissant ; le marché de Kong est une véritable foire ; outre tous les articles nécessaires à la vie, viande fraîche comprise, on y trouve bien des objets d'Europe, venus par la côte, notamment des fusils et d'autres armes, des tissus, de la quincaillerie, etc. On a pu voir à l'Exposition, dans le palais des Colonies, une quarantaine de pièces de tissus et d'effets confectionnés que M. Binger avait rapportées de Kong.

Le voyageur indique cette ville et Djenné comme les centres les plus importants de la région qui l'a occupé. Il serait bon que nos commerçants pussent alimenter de leurs produits ce double marché, soit en y envoyant des traitants noirs, soit en attirant les gens de Djenné sur Bamako (Niger) et ceux de Kong sur Grand-Bassam (côte de Guinée).

Si des routes sûres et des voies de pénétration étaient établies, l'indigène de l'intérieur serait engagé à venir sur nos établissements, où les gens sont généralement mieux vêtus et vivent plus à l'aise que dans l'intérieur du pays. Ils auraient là occasion de voir des magasins, ce qui leur ferait, sans doute, acheter des objets qu'un traitant n'aura jamais le courage d'emporter à l'intérieur, de crainte de ne pouvoir s'en débarrasser.

On le voit, M. Binger n'a pas négligé la question commerciale ; il a recueilli sur le commerce de l'or, sur d'autres commerces encore, sur les industries du pays, des renseignements d'un haut intérêt.

Nous aurions à parler encore de beaucoup d'autres pays ou de villes que M. Binger a visités : le Mossi, le Gourounsi, le Djimini, l'Anno, Bondoukou, etc., et aussi des fleuves et rivières de la boucle dit Niger, surtout le Comoé, appelé encore rivière de Grand-Bassam. Nous nous contenterons de dire que le développement total de l'itinéraire du voyageur, itinéraire levé à la boussole, a été de 4.000 kilomètres et que ses itinéraires par renseignements atteignent presque 50.000 kilomètres. Il a recueilli en outre de nombreuses cotes d'altitude ; ses observations sur la nature et sur les produits du sol, sur les caractères physiques et moraux des noirs, sur leurs idiomes, etc., sont aussi abondantes que précises.

Avec le chef du Kong, M. Binger a signé un traité qui place ses États sous le Protectorat de la France, favorise notre Commerce à l'exclusion de toute autre nation et autorise les missionnaires et les marchands français à venir s'établir dans le pays. La région du Kong est très grande ; elle s'étend sur près de 3 degrés en longitude ; en latitude, elle va du 8°30' au 12° N., ce qui porte nos possessions de la côte d'Or à 250 kilomètres au sud de Djenné. Un autre traité attribue aux Français le droit de navigabilité sur le fleuve Comoé.

Il ne faut pas oublier ici M. Treich-Laplène\*, qui s'était offert pour aller au secours de M. Binger qu'on avait cru mort et pour le ravitailler.

Le nom de M. Treich-Laplène a été associé aux applaudissements qu'on donnait au capitaine Binger ; lui aussi avait, de son côté, signé un traité qui nous est très favorable, traité avec le Bondoukou, en sorte que, grâce à ces différentes conventions, jointes à celle que M. le capitaine Septans avait signée quelques mois auparavant avec Tiéba, roi du pays dont Sikasso est la capitale (Sikasso est une ville de 4 à 5.000 habitants), — nos établissements du Haut-Niger sont maintenant reliés à nos possessions de la côte d'Or, sur le golfe de Guinée.

Après avoir remercié et les ministres qui avaient envoyé des délégués et M. le sous-secrétaire d'État des colonies, le président a donné la parole à M. de Quatrefages, président de la commission des prix, qui est venu annoncer que cette commission avait été unanime pour attribuer au capitaine Binger la grande médaille d'or de la Société. Cette récompense lui sera remise dans la première assemblée générale de l'année 1890. La nouvelle a été accueillie par les applaudissements unanimes de l'assistance.

GUILLAUME DEPPING

---

Conférence du capitaine Binger  
(*La France militaire*, 20 février 1890)

Le capitaine Binger, officier d'ordonnance du grand chancelier de la Légion d'honneur, a donné dimanche, au Palais des Arts, à Lyon, la conférence que nous avons annoncée sur son voyage dans l'Afrique Occidentale, du Niger au golfe de Guinée.

On remarquait aux premiers rangs de l'assistance une foule de notabilités de notre ville : MM. Valin, directeur de l'École de santé militaire ; Rebatel\*, président du conseil général ; Sévène, président de la chambre de commerce.

M. Chambeyron, vice-président, présente le conférencier.

Le capitaine Binger prend la parole. Il rappelle que la mission qu'il a accomplie lui avait été confiée sur sa demande. Le 2-1 février 1887, il s'embarquait à Bordeaux.

Après avoir remonté longtemps le Niger, il cherche le chemin pour se rendre à Kong, ville importante de l'intérieur ; mais il faut traverser les États de Samori et les États de Tiéba ; or, ces deux souverains sont en guerre l'un contre l'autre, et voilà mille difficultés qui surgissent devant l'explorateur.

Il marche courageusement sur Sikasso, capitale de Tiéba, que Samori assiège; il cherche à réconcilier les deux chefs; mais Samory a promis chez lui qu'il apporterait la tête de Tiéba, et il ne veut rien en entendre.

Le capitaine renonce au rôle de pacificateur et reprend le chemin de Koug. Quel chemin! Il travaille pendant quinze jours pour traverser un fleuve.

Après une halte d'un mois à Fourou, il arrive devant Niélé. Mais le bruit de sa venue s'est répandu, et les sorciers ordinaires du roi de Niélé lui ont assuré que la vue seule de l'Européen le ferait mourir; aussi, le monarque s'empresse-t-il d'envoyer à l'explorateur des guides pour l'éloigner et le conduire à Kong.

C'est dans ce trajet qu'il reconnaît le cours supérieur de la rivière Camoé, qu'il avait prise pour un affluent du Niger.

A travers des peuplades entièrement nues et coiffées de chapeaux de gendarme en natte, il parvient enfin à Kong.

Dans les rues de la ville, sur les toits des maisons, partout grouille une foule énorme de curieux qui veulent voir celle chose inconnue, un Européen. Le capitaine Binger fait une entrée triomphale, tandis que des gardes munis de fouet rossent les gens pour lui faire passage.

Le chef de la ville, quelque chose comme le maire, lui fait la réception la plus aimable; mais il est bien difficile de dérober le héros du jour à la curiosité générale. Notre malheureux compatriote a un succès qui devient gênant, et s'il a à gagner quelque endroit écarté, il se voit à regret suivi par 2 ou 3.000 personnes.

On le visite, on l'interroge, il subit des interviews de nègres. Car enfin pourquoi est-il venu ?

Un meeting se forme sur la place du Marché. Le voyageur parle de la France et de nos commerçants qui trouveront dans le pays de Kong un débouché important. Il leur donne à entendre qu'il connaît depuis longtemps les gens de Kong, et que leur honnêteté est bien connue.

Les indigènes approuvent, heureux qu'on leur rende justice. Le blanc parle bien.

Certains le tiennent pour un espion de Samory ; mais le souverain de Kong le réhabilite en quelques paroles bien senties.

Le conférencier entre dans de curieux détails sur cette ville de Kong, où l'on trouve un rudiment d'organisation judiciaire et des écoles nombreuses, fréquentées souvent par des hommes à cheveux blancs. On y apprend à lire l'arabe. Les musulmans du pays noir sont autrement larges que leurs frères du Nord ; ils connaissent et respectent trois religions, trois chemins, disent-ils, le chemin de Moïse, le chemin de Jésus et le chemin de Mahomet.

La ville fait un important commerce de sel et de tabac; la monnaie est de coquillages, de poudre d'or et de pépites.

Le vaillant explorateur remonte de Kong, dans le Nord, à Bobo Bioulasou, localité assez curieuse, où fleurit spécialement l'industrie des barbiers, pédicures et maniches. On y rase à tous les coins de rues, et on vous propose même régulièrement une petite friction. Pour quelques centimes un gamin vous coupe les ongles dextrement et remet les rognons au client, qui les enterre religieusement dans le sable.

Le capitaine Binger passe par Ouakara et Boromo ; il s'avance jusqu'à Ouahgadougou, mais on prend sa troupe pour l'avant-garde d'une expédition européenne, et il lui faut rebrousser chemin.

Il est, d'ailleurs, fort bien reçu partout ; un chef lui fait cadeau de trois femmes et d'un cheval. Le capitaine marie les trois femmes aux gens de sa suite ; les nouvelles épouses n'ont pas assez de remerciements pour le blanc qui les a unies, avec tant de discernement, à ses domestiques. Il se trouve que M. Binger a fait leur bonheur, et elles jurent que leurs premiers-nés porteront son nom. Voilà comme quoi il se prépaie au fond de l'Afrique, dit le conférencier, une souche de Binger noirs.

L'explorateur se dirige vers le Sud, en traversant les contrées les plus diverses : ici Salaga, ville d'une malpropreté révoltante, où l'eau même est putride ; là Kintampon, où les ombrages des forêts vierges voilent complètement la lumière du soleil, et où les troncs des arbres comptent vingt mètres du pied aux basses branches.

Par Bondoukou, le capitaine retourne à Kong, où il a la joie de rencontrer un Européen, M. Treich, envoyé à son secours par M. Verdier, armateur à La Rochelle, et qui dirige à Grand-Bossam une importante facturerie.

À son premier passage, il y avait déjà parlé d'un traité de protectorat à conclure; il constate, à son retour, que l'idée a fait du chemin, et au milieu de l'enthousiasme de la population, il signe une convention qui place tout le pays de Kong sous notre protectorat. Les Français seuls auront le droit de venir faire le commerce à Kong; en outre, des avantages particuliers stipulés pour nos missionnaires.

Voilà toute une région gagnée à notre cause par le capitaine Binger.

Le capitaine Binger descend la rivière Comoé et arrive enfin à Grand-Bassam ; son périlleux voyage est accompli, et le drapeau français flotte devant ses yeux.

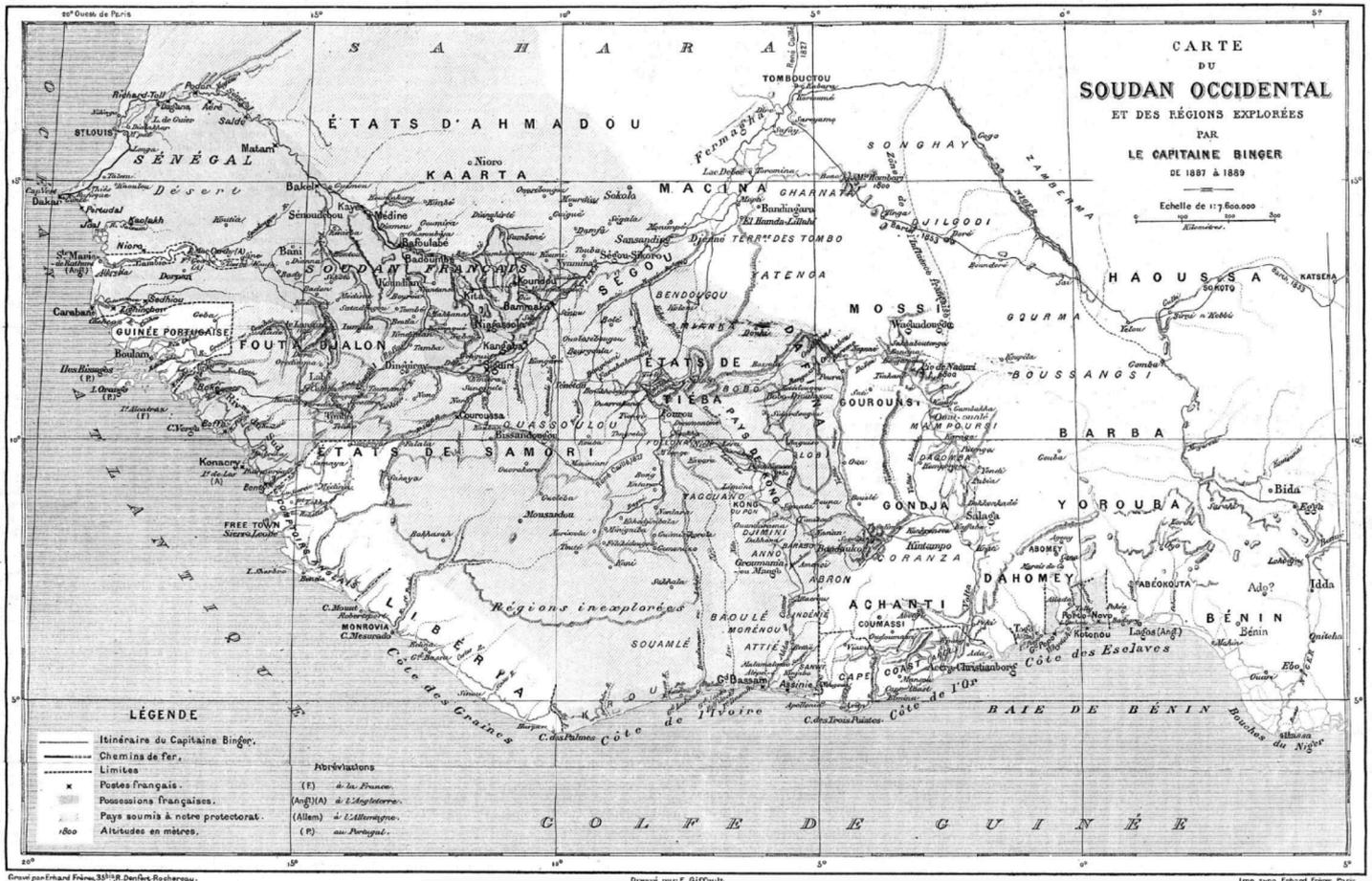
L'orateur s'étend, en terminant, sur les avantages que la France et le commerce français pourraient retirer des relations avec ces peuplades du Haut-Niger et du pays de Kodg, qui ne demandent qu'à échanger leurs produits contre les nôtres. Implanter là-bas notre commerce, ce serait, d'autre part, hâter la fin de l'esclavage, les richesses que nous y importerions remplaçant aisément la marchandise humaine qui fait encore l'objet de toutes les guerres.

Ainsi pourraient être jetées les bases d'un grand empire soudaïen, où nos enfants pourraient un jour le plus fructueux débouché commercial.

---

# LE SOUDAN FRANÇAIS

1887 — VOYAGE DU CAPITAINE BINGER — 1889  
(Le Temps, 19 mars 1890)



Gravé par Erhard frères, 35 bis, r. Denfer-Rocherou. — Dressé par E. Giffault — Imp. typ. Erhard frères, Paris

## LA FRANCE AU SOUDAN OCCIDENTAL

Avant de donner le récit de l'important voyage que vient d'accomplir le capitaine d'infanterie de marine Binger, dans l'immense région dont nous offrons aujourd'hui la carte à nos lecteurs, nous croyons utile de montrer sommairement les progrès que nous avons faits dans l'Ouest africain, pendant les dernières années qui viennent de s'écouler.

La carte ci-jointe, dressée par nos soins et d'après les documents les plus récents, représente à peu près exactement l'étendue de nos connaissances sur cette partie de l'Afrique occidentale, et sur les pays soumis à l'autorité de la France. Ceux-ci comprennent quatre régions bien distinctes :

1° La région comprise entre le fleuve Sénégal et la Gambie. C'est notre colonie la plus ancienne, le Sénégal ; sa prospérité ne date que du gouvernement du général Faidherbe, en 1855. Elle s'est développée ensuite sous les gouvernements de ses

successeurs, parmi lesquels il convient de citer surtout, les colonels Pinet-Laprade du génie, et Brière de l'Isle de l'infanterie de marine.

2° Les rivières du Sud, comprenant la Casamance, le rio Nunez, le rio Pongo et la Mellacorée, ainsi que d'autres rivières qui, pour être moins importantes comme cours d'eau, n'offrent pas moins des débouchés aux produits de l'intérieur et du Fouta-Djalon en particulier. Elles constituent actuellement un gouvernement spécial à la tête duquel est placé un lieutenant gouverneur leur autonomie date du 1<sup>er</sup> janvier 1890.

3° Les établissements du golfe de Guinée qui comprennent la côte depuis la république de Libéria jusqu'aux possessions anglaises de Gold Coast. Les établissements de Grand-Bassam et d'Assinie sont, depuis le 1<sup>er</sup> janvier dernier, dirigés par un résident qui communique directement avec le sous-secrétaire d'État aux colonies.

4° Enfin le Soudan français dont nous allons entretenir nos lecteurs aujourd'hui.

On entend par Soudan français, toute la région comprise entre le Sénégal et le Niger, sur laquelle notre influence est établie depuis 1879.

Lorsqu'en 1857, le gouverneur Faidherbe, par la prise de Médine, détruisit à tout jamais la puissance d'El-Hadj-Omar et qu'il pensa que tout danger pour le Sénégal avait disparu, il envoya à Ségou, comme ambassadeurs, le lieutenant de vaisseau Mage et le docteur Quintin, afin de proposer à Ahmadou, roi de Ségou, la création de comptoirs entre Médine et le Niger. Cette mission, qui resta deux ans dans le Ségou, dans une sorte de demi-captivité, rentra à Saint-Louis en 1866, sans avoir réussi. On ne devait compter ni sur une alliance avec Ahmadou, ni même sur sa sympathie.

En 1879, le gouvernement du Sénégal fut confié au colonel d'infanterie de marine Brière de l'Isle, qui prit à cœur l'importante mission qu'on lui confiait et se préoccupa sérieusement de l'avenir de la colonie. Dans un moment où toutes les puissances de l'Europe jetaient leur dévolu sur l'Afrique, comme un nouveau et immense marché à exploiter, il ne fallait pas que la France, qui avait l'avance sur elles toutes dans cette partie du monde, se laissât distancer par ses rivales : tel était le cri de l'opinion publique.

C'est pourquoi le colonel Brière de l'Isle, suivant les instructions du ministre de la marine, l'amiral Jauréguiberry, voulut mettre à profit ces circonstances favorables pour entreprendre enfin d'établir la communication entre le Sénégal et le Niger. L'objectif était d'exploiter, par la route qui aboutissait au Sénégal, le bassin de la partie supérieure et de la partie moyenne de ce magnifique Niger, qui prend sa source à 100 lieues à peine de la mer, coule vers le Nord, jusqu'à quelques kilomètres de Tombouctou et débouche dans le golfe de Guinée après un cours de 1.000 lieues, pendant lequel il englobe une région dont la surface est double de celle de la France.

C'est dans ce but que le gouverneur fit construire, en 1879, le poste de Bafoulabé, à trente lieues de Médine, et envoya une mission, en 1880, à Ségou.

Le commandement de cette mission fut confié au capitaine Gallieni, aujourd'hui lieutenant-colonel, qui avait sous ses ordres les lieutenants Piétri et Vallière et le docteur Tautain.

Nous ne reviendrons sur les détails de cette importante expédition que nous avons racontée en son temps, que pour en signaler les résultats : ils se résumaient en une belle moisson de renseignements sur les pays et sur l'avenir qui leur était réservé.

De 1881 à 1883, le colonel Borgnis-Desbordes, aujourd'hui général, poursuivait l'œuvre de pénétration avec vigueur, en construisant nos postes de Badumbé, Kita, Bammako, plaçant les pays de la rive gauche du Niger sous notre protectorat, et en rejetant Samory dans le Ouassoulou.

De 1883 à 1887, notre cercle d'influence fut considérablement agrandi ; le commandant Combes fit élever les postes de Kondou et de Niagassola, en même temps que la canonnière le *Niger* était lancée sur le fleuve, et effectuait un premier voyage de reconnaissance sous les ordres du lieutenant de vaisseau Davoust, frayant la voie au

lieutenant de vaisseau Caron qui réussit, en 1888, à remonter jusqu'à Kariamé, le port de Tombouctou, et rapportait ainsi l'hydrographie complète du fleuve.

Enfin, de 1886 à 1889, le lieutenant-colonel Gallieni et le commandant Archinard complétaient notre œuvre, en étendant notre influence jusqu'aux sources du Niger et plaçaient sous notre protectorat les États d'Amadou et de Samory. Pendant ces années, s'élevaient également les postes de Kangaba, Siguiri, Kouroussa, en amont de Bammako, et ceux de Koulikoro et de Nyamina en aval.

Tout en poursuivant la conquête, nos commandants supérieurs n'ont pas perdu de vue le côté géographique et topographique du Soudan. À la mission Derrien, succédaient les missions Henry, Bonnier et Brisse, Monteil et Binger, puis les travaux topographiques des capitaines Riou, Quiquandon, Péroz, Plat, Duponnois, Briquelot, Audéoud et Lemarchand de l'infanterie de marine, Reichemberg et Bonnardot de l'artillerie de marine, Delanneau, Prost et Harmant des spahis.

En 1886, le capitaine Monteil et le lieutenant Binger, de l'infanterie de marine, dressaient leur magnifique carte en quatre feuilles de toutes nos possessions ; mais, grâce à l'activité de nos officiers topographes, au bout de trois ans, ce beau travail ne répondait qu'imparfaitement aux besoins de la colonisation. Aussi, en 1889, le capitaine Fortin, de l'artillerie de marine, fut-il chargé d'en dresser une nouvelle carte en vingt feuilles qui va paraître incessamment.

Comme travaux publics, une route carrossable relie nos établissements du Sénégal au Niger, un chemin de fer est en exploitation de Kayes (point terminus de navigation du Sénégal) à Bafoulabé ; un Decauville reliera ce dernier point à Kita, à la fin de l'année.

Tels étaient les résultats acquis au commencement de 1887, au moment où le capitaine Binger entreprit son voyage.

## MISSION DU CAPITAINE BINGER

Les deux branches du Niger forment, avec la côte de Guinée, un triangle double de la France en étendue et qui renfermait, il y a quelques mois à peine, une terre vierge de toute exploration, une région beaucoup plus inconnue que celle où l'énergique Stanley vient d'accomplir ses plus récents voyages.

C'était, en réalité, l'un des derniers grands blancs de la carte d'Afrique.

Les éditeurs de cartes, pour donner satisfaction au public, qui a horreur du vide, y avaient semé, d'après des traditions légendaires et des informations indigènes souvent difficiles à comprendre ou à interpréter, un certain nombre de cours d'eau indécis, de montagnes hypothétiques, de noms d'États et de populations effacés comme des souvenirs de l'antiquité.

C'est au cœur de cet inconnu que nous conduit le capitaine Binger.

À sa demande, le ministre des affaires étrangères et le sous-secrétaire d'État aux colonies lui avaient confié la mission d'aller reconnaître la boucle du Niger et de relier nos établissements du Soudan français au golfe de Guinée.

Binger était alors officier d'ordonnance du général Faidherbe, qui l'avait attaché à sa personne, à la suite de quelques travaux sur la linguistique, publiés au retour d'un voyage dans le Soudan, et, il ne faut pas l'oublier, ce sont les encouragements et l'appui de l'ancien et illustre gouverneur du Sénégal qui ont permis au capitaine d'obtenir et d'accomplir sa mission.

Élevé à l'école du général Faidherbe, préparé déjà par trois voyages antérieurs au Sénégal et dans le Soudan français, ayant beaucoup vécu avec les indigènes de ces

contrées, il était d'ailleurs tout désigné pour mener à bien cette importante reconnaissance géographique et politique.

## DE FRANCE AU NIGER

Le 20 février 1887, il s'embarquait à Bordeaux pour Dakar, emportant avec lui tout ce qu'il croyait nécessaire à un voyage qu'il comptait accomplir en dix-huit mois ou deux ans.

En dehors des instruments et de quelques vivres, il s'était muni d'une pacotille où toutes les industries françaises étaient représentées. Dans ces régions, l'échange direct n'existe pas ; lorsqu'on veut faire un achat, il faut transformer des objets de traite en monnaie courante et acceptée dans le pays, puis ensuite acheter l'objet qu'on désire.

Rien de plus compliqué que le choix judicieux d'une pacotille ; on peut dire que de sa préparation dépend en grande partie le succès de la mission. Le voyageur doit surtout s'attacher à emporter des charges ayant le moins de volume et de poids possibles, mais beaucoup de valeur. Le corail et les soieries par exemple remplissent très bien ce but ; malheureusement, dans certains pays qu'il a traversés, M. Binger nous disait qu'on serait très mal venu avec un choix d'étoffes, les indigènes ne portant pour tout costume qu'une ficelle maintenant un linge de trois doigts de largeur et ou quelquefois un simple bouquet de feuilles. Il en est même qui ne portent rien du tout.

Les derniers préparatifs faits, l'explorateur se mit en route pour le Niger. D'abord il remonta le cours du Sénégal pendant 400 milles sur un chaland, remorqué jusqu'à Mafou par un vapeur, puis halé à la cordelle jusqu'à Bakel. Les eaux, trop basses en cette saison (mars et avril), ne lui permirent pas d'aller plus loin par cette voie. Il se procura à Bakel, grâce à l'aide désintéressée de quelques braves traitants Ouolofs de Saint-Louis et des officiers du poste, les dix-huit ânes nécessaires au transport de ses colis qui pesaient tout compris 900 kilogrammes.

Quant à son personnel, il se le procurait, partie sur les lieux, partie à Kayes et à Médine, secondé par le colonel Gallieni et ses officiers.

Son convoi était fort de huit noirs, plus un domestique, le fidèle Diawé ; celui-ci était l'homme de confiance du capitaine ; originaire des environs de Kita, il lui avait déjà rendu de grands services en 1884-85 dans le cours d'une mission topographique dans le Soudan français. C'est donc avec cette faible escorte, armée de deux fusils Gras, d'un fusil de chasse et de quatre pistolets à pierre que notre compatriote allait s'enfoncer dans l'inconnu du continent noir.

De Bakel à Bammako, le voyage se fit sans incident ; d'ailleurs la route est protégée par des postes fortifiés qui permettent de voyager avec autant de sécurité qu'en France.

## SAMORY ET LE SIÈGE DE SIKASSO

Binger s'était muni d'excellentes lettres de recommandation, en arabe, que le colonel Gallieni lui avait fait délivrer ; cependant, il dut rester quelques jours à Bammako, afin de se rendre compte de la situation politique des pays dans lesquels il allait s'engager.

Deux chemins s'offraient à lui, l'un par les États d'Ahmadou, chef du Ségou, l'autre par les États de Samory. L'accueil peu encourageant fait par Ahmadou, une première fois à Mage et Quintin, en 1864-66, et une seconde fois à la mission Gallieni, en 1881, le firent opter pour un passage chez Samory, qui semblait très bien disposé à notre égard, depuis qu'on avait traité avec lui.

Samory était en guerre avec Tiéba et assiégeait, à cette époque, Sikasso, la capitale de son rival. Arrêté dans sa marche en avant à Ouolosébougou, à 80 kilomètres de Bammako, par les gens de Samory qui n'osaient prendre sur eux la responsabilité de le

laisser passer sans l'assentiment de leur maître, Binger dut rester un long mois à attendre le retour d'un messager envoyé devant Sikasso. Ce courrier restant plus longtemps qu'ils ne le croyaient, l'indifférence des chefs de cette région se changea bientôt en une hostilité qui força l'explorateur à rebrousser chemin sur Bamako afin d'attendre les événements ; mais quelques jours après son retour au Niger, le capitaine reçut une lettre laconique par laquelle Samory l'informait qu'il pouvait traverser ses États.

Repasant alors pour la troisième fois le Niger, il réussit, sans autres incidents que de nombreuses traversées de rivières, à atteindre les bords du Baoulé, premier affluent de droite du grand fleuve dans cette direction. Là, lui parvenait une lettre pressante dans laquelle Samory ne lui cachait pas que sa situation était peu brillante, et qu'il demandait un renfort de trente soldats et un canon.

Binger, devant une pareille requête, pensa que ce serait un tort d'abandonner même moralement un allié et résolut d'aller à Sikasso, autant pour chercher à faire conclure une paix honorable à Samory, que pour se rendre compte de visu de quelles forces pouvait réellement disposer ce roi nègre que l'on disait tout-puissant.

Laissant donc son convoi se diriger vers Bénokhobougou sur les bords du Bagoé, il se porta à marches forcées sur Sikasso, accompagné de son fidèle Diawé et d'un autre domestique.

La guerre et la famine avaient ravagé complètement ce pays, jadis si peuplé, à en juger par les nombreuses ruines qui le couvrent.

Plus de villages habités, partout des morts ! À l'ombre du moindre buisson, dans toutes les cases des villages dépeuplés, se trouvaient des corps humains, depuis le squelette blanchi au soleil jusqu'au moribond. Sur les bords de tous les cours d'eau, le manque de ponts et de pirogues provoquait des luttes dans lesquelles succombaient les faibles et les malades, incapables de conquérir une place dans l'unique embarcation qui faisait quelquefois le passage ; les malheureux étaient forcés de se laisser mourir, trop faibles pour traverser à la nage des courants d'une profondeur et d'une violence extrêmes en cette saison.

Dans cette marche de sept jours sur Sikasso, Binger eut de grandes difficultés à surmonter. Les rivières grossies par les pluies étaient difficiles et dangereuses à traverser. Les cadeaux destinés à Samory et les quelques kilos de riz qui constituaient les bagages de l'explorateur devaient être fractionnés par lots de 3 à 4 kilos, placés dans des Calebasses et des récipients en bois que des nageurs poussaient devant eux.

Sikasso, capitale des États de Tiéba, est une ville d'environ 4.000 à 5.000 habitants, entourée d'un immense mur d'enceinte en terre glaise, flanquée de grossières tours servant de bastions. Ce genre de fortifications, qui rappelle assez l'enfance de la fortification, d'après Viollet-le-Duc, peut être considéré comme imprenable de vive force par les noirs ; aussi dans ces sièges, l'assiégeant ne compte-t-il que sur la famine ou la trahison pour se rendre maître de la place.

Samory, en arrivant devant Sikasso, avait pris ses dispositions pour l'investir et se mettre aussi à l'abri des attaques de Tiéba. Il construisit à cet effet une série de palanquements en bois, abritant ses troupes, et chercha à bloquer complètement la place.

Au moment où Samory se fortifiait autour de la place dans ses palanquements en bois, Tiéba, qui n'est pas dépourvu d'habileté, établit lui aussi des redoutes, et au fur et à mesure que Samory terminait un palanquement, Tiéba lui en opposait un à son tour. Il opérait si bien, que jamais Samory n'a réussi à bloquer complètement Sikasso et que jamais il ne put l'affamer, puisque les vivres pouvaient encore y entrer.

Très éloigné de sa base d'opérations, Samory était forcé de conserver toutes ses troupes autour de lui, tandis que son adversaire ne gardait que juste le nombre de guerriers suffisant pour parer à une attaque de vive force. De huit jours en huit jours, Tiéba faisait venir le contingent d'une de ses provinces quelques heures après, il

s'emparait d'une ou deux redoutes de Samory dont on égorgeait la garnison ; puis les guerriers de Tiéba s'en retournaient chez eux pour faire leurs cultures. Dans ces conditions, une guerre peut durer fort longtemps.

Les troupes de Samory campaient dans douze palanquements, six grands et six petits, renfermant environ 12.000 personnes dont 6.000 au grand maximum étaient armées de fusils à pierre. Les 6.000 autres se composaient de *griots*, de femmes, d'esclaves palefreniers ou travailleurs. Sa cavalerie, par suite du manque de nourriture, ne comptait plus que trente-cinq chevaux, sortes de squelettes impropres à tout service.

L'organisation de cette armée est tout à fait rudimentaire ; les chefs ne commandent que des bandes d'un nombre variable de guerriers ; il n'existe rien qui puisse rappeler la compagnie ou le bataillon. Il se fait cependant quelques signaux à la trompe ou au tamtam et les troupes ont des pavillons blancs qui servent plutôt comme signaux de ralliement ou comme marques de commandement que comme emblèmes. Le noir de ces régions ignore le sentiment d'honneur des peuples civilisés pour leur drapeau, et jamais il ne se ferait tuer pour lui.

Le capitaine Binger est resté cinq jours au camp, devant Sikasso ; il a donc pu étudier à loisir l'armée de Samory. En assistant aux rassemblements des troupes armées et en comptant le nombre de cases qui abritaient l'armée, il a pu nous procurer de précieux renseignements qui amoindrissent singulièrement la puissance de ce chef qu'on représentait en France, lors du passage de son fils Karamokho à Paris, comme l'Alexandre du Soudan.

Rien n'est curieux, en même temps que lugubre, comme une nuit passée au milieu de ces armées nègres.

Vers dix ou onze heures du soir, tous les hommes de Samory, sur un signal du tamtam, poussaient une série de rugissements de fauves, capables de semer la terreur, quand on ignore ce que cela veut dire. Dès que le silence était rétabli, les soldats de Tiéba répondaient par un Hô ! prononcé dans le haut de la voix et avec un ensemble parfait. On sentait qu'ils étaient nombreux et que leurs cris sortaient de poitrines mâles.

De temps à autre, il y avait des alertes qui mettaient le camp sens dessus dessous ; un espion arrêté ou un soldat surpris à voler des vivres à un camarade suffisait pour mettre tout en branle ; des coups de fusil partaient de tous côtés, et, quoique près de Samory, dans un camp ami, on n'était guère en sûreté.

Pendant la journée, dans certains palanquements, une sorte de pantin, habillé tout en rouge et coiffé d'un bonnet muni d'un masque percé de trous pour les yeux et la bouche, amusait les guerriers. Cet individu, véritable bouffon, couvert de grelots et agitant des queues de vache, déridait tout le monde par ses étranges saillies. Ce divertissement paraissait très en honneur dans le camp, chaque palanquement avait son *mokho missi kou* (homme aux queues de vache).

Binger échoua complètement dans ses pourparlers avec Samory pour arriver à conclure la paix. Par une sottise vanité, ce chef ne voulait pas s'en aller, s'étant vanté en quittant Bissandougou, sa capitale, de rapporter la tête de Tiéba. Très fin, Samory pensait d'ailleurs que la présence d'un Européen dans son camp aurait pour effet de faire croire à Tiéba que l'avant-garde d'une troupe de Français était arrivée, et, pour accréditer cette rumeur, il envoyait des émissaires de tous côtés, annonçant l'arrivée de renforts et de canons. Pour ces raisons, Binger eut à parlementer pour obtenir l'autorisation de continuer sa route, mais il ne put quitter le camp que grâce à son attitude énergique.

Bien lui en prit, car le siège de Sikasso ne se termina qu'en juillet 1888, par la retraite de Samory, qui avait perdu devant cette place la moitié de ses troupes, autant par la famine que par le feu ; l'almamy fut même contraint de vendre de ses propres sujets pour acheter et se procurer de la poudre et des chevaux.

De retour auprès de son convoi à Bénokhobougou, ce fut avec les plus grandes difficultés que le capitaine parvenait à le ravitailler ; ses hommes et lui se contentaient de 250 grammes de riz par jour. La situation n'était plus tenable.

## DANS LES ÉTATS DE TIÉBA

N'ayant plus à compter sur l'appui de Samory, Binger se décida à quitter ses États et se dirigea sur Tengréla, ville traversée cinquante ans auparavant par René Caillé, et dont il était séparé par huit fortes journées de marche qu'il dut effectuer sans guides, dans un pays pour ainsi dire abandonné, où presque tous les chemins avaient disparu sous la végétation. À plusieurs reprises, quelques-uns de ses hommes, s'écartant un peu du convoi, ont failli se perdre dans les hautes herbes qui atteignent parfois cinq mètres de hauteur et où l'on circule avec les plus grandes difficultés.

Passer des États de Samory dans ceux de Tiéba ne fut pas facile. Les noirs admettent difficilement les neutres : on est ami ou ennemi. Or, une partie de la population de Tengréla voyait en Binger un ennemi. Il n'hésita cependant pas, espérant, grâce à sa connaissance de la langue mandé, parvenir à plaider chaleureusement sa cause. Parti de Tiong-i avec deux guides, il fut abandonné par eux au village de Tintchinimé, à quatre kilomètres de Tengréla, qu'il ne parvint pas à atteindre, le chef de cette petite ville lui ayant fait signifier que s'il ne rebroussait chemin, séance tenante, on lui ferait un mauvais parti.

À huit heures du soir, par une pluie battante, il dut retourner sur ses pas, avec des animaux et des hommes fatigués déjà par une marche de 25 kilomètres à travers les hautes herbes, n'ayant toujours pour armement que deux fusils de guerre, un fusil de chasse, son revolver et quatre pistolets à pierre. Après avoir marché toute la nuit, le petit convoi trouva au jour, dans cette forêt de hautes herbes, une clairière où il put prendre enfin quelque repos, en halte gardée. Le lendemain, il ralliait Tiong-i. C'est cet incident qui donna naissance au bruit de la mort de notre compatriote, colporté par les noirs avec un grand luxe de détails. La nouvelle parvint à nos postes du Soudan français et de là en France.

De retour à Tiong-i, Binger réussit, peu de temps après, à passer sur la rive droite du Bagoé et s'établir à Fourou chez les Siène-ré.

Cette race peuple les États de Tiéba, le Follona, le Tengréla et même une partie du Ouorodougou ; quoique depuis longtemps en contact avec la race des Mandés qui habite les États de Samory, les Sénoufous ont une langue qui leur est propre et qui est encore à peu près monosyllabique. Ils sont très avancés en culture, en élevage du bétail et surtout en métallurgie ; ils fabriquent des casseroles, des poêles, des bouillottes en fer battu d'une seule pièce, et leur poterie est assez remarquable comme ornementation.

Les divertissements, coutumes religieuses et cérémonies des Sénoufous sont très originaux.

Rien n'est plus curieux qu'un enterrement. Dès qu'il y a un décès, le village et les environs sont en fête ; on tire des coups de fusil, la bière de mil coule à flots, tous les musiciens du village viennent prêter leur concours et essayent de faire oublier ainsi le chagrin que cause la perte du défunt. Quelquefois, ces orgies durent quatre ou cinq jours, tout cela en présence du cadavre, auquel on offre des mets et des boissons. Pour la mise en terre, le corps, enveloppé dans un linge blanc, est roulé dans une natte et porté sur la tête de deux gaillards solides, précédés de femmes pleurnichant et portant de la main droite une queue de vache qu'elles agitent en cadence.

## EN ROUTE POUR KONG

Binger dut rester un long mois à Fourou, afin de préparer son passage, et obtenir de Pégué, puissant chef du Follona, l'autorisation de traverser ses États. Amplement pourvu de marchandises de toutes sortes, il gagna par des cadeaux le bon vouloir des habitants de cette région.

Pour passer de Fourou dans le Follona de Pégué, il faut trois journées de caravane. Comme il importait de ne pas se trouver arrêté chez Tiéba, Binger força la marche et tout alla à souhait ; le sixième jour, il se trouvait devant Niélé, capitale du Follona, ayant traversé pendant les trois derniers jours une riche région, jadis couverte de villages, mais actuellement inhabitée et dans laquelle le gibier abonde et en particulier l'éléphant.

Pégué, mal conseillé par les sorciers qui faisaient coïncider la mort de Tidiani avec le passage de nos canonnières sur le Niger, et celle du chef de Fourou avec le départ de notre compatriote de cette ville, refusa de recevoir le capitaine, craignant que la vue d'un Européen ne causât sa mort ; cependant, il se montra très bienveillant et lui envoya tous les jours des cadeaux en vivres. Il faisait même prendre des nouvelles de Binger, qui, à cette époque, était atteint d'une fièvre bilieuse hématurique. Pégué eut même l'attention de faire conduire le convoi par ses gens jusqu'à Kanniéra, résidence de Yamory-Ouattara, un des chefs du pays de Kong. Yamory-Ouattara, qui habitait à cinq jours de marche de Niélé, accueillit fort bien le capitaine, grâce aux recommandations de Pégué.

C'est en se rendant à la résidence de Yamory-Ouattara, que Binger rencontra le premier cours d'eau coulant vers le sud ; c'était — il en acquit plus tard la preuve — la branche occidentale du Comoé ou Akba, rivière qui débouche à Grand-Bassam. Ainsi, à moins de 500 kilomètres dans l'est de Bammako et sur le même parallèle, on rencontre déjà les sources de toutes les rivières secondaires qui alimentent les lagunes du golfe de Guinée. Cette découverte est très importante, tous les géographes donnant jusqu'à ce jour à ces rivières un cours de 100 à 200 kilomètres de longueur, tandis que le Comoé, par exemple, en a un de 800 kilomètres.

Cette rivière sépare les pays Siéne-ré d'une agglomération de peuples de huit races différentes, peu ou point vêtus et parlant des langues sans aucune analogie entre elles. Ils se sont réfugiés dans cette région granitique et brûlée, traqués par les races noires plus civilisées, venues tant de l'est que du sud et de l'ouest.

La population la plus curieuse de cette région est celle des Mboin ; les hommes ne portent comme costume qu'un chapeau conique en paille, à petits bords, en tout semblable au chapeau traditionnel du clown. Les femmes, en revanche, portent un chapeau de gendarme en paille et celles qui sont vêtues ne le sont que d'une touffe de feuilles. Comme elles n'ont pas de linge pour maintenir leur enfant sur leur dos, le pagne est remplacé par une natte ficelée au-dessus des seins à l'aide de deux cordelettes en cuir. En fait d'ornements, hommes et femmes portent à la lèvre supérieure percée d'un trou une tige en verre bleu et, quelquefois seulement, une feuille. Quelques-uns seulement de ces Mboins sont armés du fusil à silex ; leur arme est l'arc et la flèche.

À côté d'eux vivent d'autres tribus aussi sauvages, celles des Pallaga, des Tourouga et des Kéréboro, qui sont nus complètement ; aucune de ces tribus n'est anthropophage.

## ARRIVÉE A KONG

C'est sous la conduite du propre fils de Yamory-Ouattara que Binger se rendit à Kong ; dans tous les villages de cet État, il fut admirablement reçu, on lui lit partout des cadeaux en nourriture.

Le septième jour de marche, vers midi, il aperçut à un kilomètre au sud, une ligne de bombax et des dattiers épars, d'où émergeaient les minarets de quelques mosquées et les sommets de quelques toits plats : c'était Kong.

Le bois est coupé aux abords de la ville. Il n'existe pas le moindre arbuste, les terrains sont incultes, épuisés par plusieurs siècles de culture ; à l'horizon, pas même une ride de collines. La chaîne des montagnes de Kong, qui s'étale sur toutes les cartes, n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques voyageurs mal renseignés.

Depuis son départ de Bammako, Binger n'avait rencontré qu'une seule fois un pays accidenté, aux environs de Sikasso ; là existe un massif montagneux dont les sommets les plus élevés ont un relief de 5 à 600 mètres. C'est de ce massif que sortent les deux sources du Comoé et celle de la branche occidentale de la Volta. Ailleurs, à part quelques pics granitiques isolés, il faut être très observateur et bon topographe pour s'apercevoir qu'on passe d'un bassin dans un autre.

Ici, laissons la parole au capitaine :

« Un an, jour pour jour après mon départ de Bordeaux, le 20 février 1888, je fis mon entrée dans la ville, monté modestement sur un bœuf porteur, au milieu d'une population qui ne paraissait ni bienveillante ni hostile, mais qui était avide de voir un Européen. Les toits, les rues, les arbres, les carrefours étaient pleins de gens qui se battaient pour se trouver sur mon passage. Ce n'est que grâce à une douzaine de vigoureux gaillards, esclaves du chef de village, armés de fouets et rossant tous ceux qui encombraient les ruelles trop étroites par lesquelles je devais passer, que je parvins à gagner une petite place où l'on fit arrêter mon convoi.

Sous deux grands arbres de la place du marché étaient assis, sur des chaises, à droite le roi Karamokho-Oulô et ses amis à gauche, Diarawary, le chef de la ville, entouré de ses créatures.

Un grand silence régnait dans ces deux groupes que j'évaluai chacun à un millier de personnes tous, bien et proprement vêtus, étaient assis sur des nattes ou des couvertures.

Cette réception revêtait le caractère grandiose auquel se prêtent si bien et le costume oriental et les faces noires à barbes blanches : c'était une véritable réunion de patriarches.

Après m'avoir successivement présenté aux chefs des deux groupes, le roi Karamokho-Oulé me fit conduire dans un local attenant à sa propre habitation et mit à ma disposition quelques personnes de son entourage ; mais, en vain, celles-ci essayèrent de me soustraire à la curiosité publique.

Une nombreuse et curieuse population ne quitta ma case qu'à la nuit tombante ; même plusieurs jours après mon arrivée, je devais encore subir la curiosité de ces gens-là, qui ne laissait pas d'être parfois un peu gênante. »

Le lendemain de son arrivée, Binger fut prié de venir s'expliquer devant l'assemblée des habitants, sur les motifs qui l'amenaient à Kong, Il leur parla de la France, de ses établissements sur le Haut-Niger et au golfe de Guinée, et leur fit connaître les avantages qu'il y aurait pour eux d'entrer en relations avec nos comptoirs. Il leur expliqua qu'il désirait savoir quels produits ils désireraient et leur demanda d'aller visiter les autres centres commerciaux de la boucle du Niger et en particulier le Mossi.

Les chefs lui demandèrent aussi de s'expliquer sur sa présence à l'armée de Samory.

Après avoir satisfait leur curiosité, Karamokho-Oulé-Ouatarra, souverain de Kong, répondit :

« Chrétien, ton parler est droit ; nous avons tous compris ce que tu viens de nous dire, je t'en remercie au nom de tout mon pays ; je suis heureux que tu aies pu prouver ton innocence ; pour mon compte, j'étais convaincu qu'un blanc ne faisait qu'un métier honnête.

« Si Dieu t'a laissé traverser tant de pays, c'est que c'est sa volonté ; ce n'est pas nous qui agissons contre la volonté du Tout-Puissant. Amen. »

Diarawary, le chef de la ville, ajouta :

« Tu peux considérer Kong comme la ville de ton père, et tu y resteras tant que tu voudras ; quand tu voudras nous quitter, je te ferai remettre un sauf-conduit qui te permettra de circuler partout avec notre recommandation. »

Les explications que les chefs venaient de provoquer étaient absolument nécessaires. Kong, comme tous les grands centres, renferme beaucoup de gens intelligents, mais les ignorants et mécontents n'y font pas défaut, et, quelques tribuns avaient ameuté une partie de la ville contre Binger ; il s'agissait de le laisser rentrer dans sa case, de s'emparer de lui pendant la nuit et de l'égorger.

Trois vieux musulmans et la famille royale des Ouattara, s'étaient réunis pendant la nuit et avaient décidé qu'on s'emploierait à calmer la population en lui promettant que si l'interrogatoire du voyageur n'était pas satisfaisant, l'autorité serait toujours en mesure de le supprimer. D'après la façon dont les événements s'étaient déroulés, le capitaine n'avait plus rien à craindre.

Kong ou Pou, comme disent certains indigènes, est une grande ville ouverte, à constructions en pisé et à toits plats ; elle est irrégulièrement bâtie ; ses ruelles étroites et tortueuses rayonnent autour d'une grande place de 200 mètres de côté, qui sert de marché. La ville, dont la population est de 12.000 à 15.000 habitants, tous musulmans, comprend cinq grandes mosquées à minarets et plusieurs autres de plus petite dimension.

Au point de vue de la police et de l'administration, Diarawary est en quelque sorte le maire ; il a sous ses ordres les sept chefs de Qbaïla (c'est-à-dire des sept arrondissements de la ville). Karamokho-Oulé est le chef de l'État. Il y a, en outre, à Kong, un iman ou chef religieux qui, tout en étant chargé du culte, a aussi sous ses ordres l'instruction publique, très avancée dans la région. À Kong même, il est peu d'hommes illettrés : tous écrivent l'arabe et commentent le Koran, sans pour cela être aussi fanatiques que les Peuls et surtout les Arabes.

Tous savent qu'il existe trois grandes religions qu'ils appellent *chemins* : le chemin de Moïse, de Jésus et de Mahomet.

Les musulmans de Kong considèrent ces trois religions comme identiques, parce qu'elles mènent à un même Dieu ; toutes les trois renfermant des gens de valeur, il n'existe, d'après eux, aucune raison de proclamer l'une meilleure que l'autre.

Le commerce des gens de Kong est très florissant ; le marché est une véritable foire ; en outre de tout ce qui est nécessaire à la vie, viande fraîche comprise, on peut s'y procurer des articles d'Europe qui viennent de la côte, tels que tissus, armes, munitions, quincaillerie. Les produits indigènes sont le kola, le piment, la poterie, la ferronnerie, des tissus en cotonnade indigène, etc.

La monnaie consiste en poudre d'or tirée du Lobi, du Bondoukou, du Niénégué et du Gouronsi et surtout en cauris.

Les cauris, la monnaie la plus en usage, sont des petits coquillages univalves ; ils sont importés par des négociants de la côte, et viennent, les petits, des îles Maldives, et les gros, de Zanzibar ; bien que très en vogue dans le bas Niger, les gros sont moins prisés que les petits ; les indigènes s'en servent aussi comme ornements.

Cet état de choses a donné lieu à un commerce très bizarre : l'agio sur les cauris. En maints endroits, on rencontre beaucoup de nègres dont le seul métier est d'échanger des petits cauris contre des gros en divers points, 1.000 petits cauris en valent 1.100 gros. Cette monnaie est très lourde, avec 32 à 40 francs de petits cauris et 15 à 25 francs de gros, un homme très fort a sa pleine charge. Il y a donc avantage pour le voyageur à ne point se démunir de sa marchandise et à ne s'en défaire qu'au fur et à mesure de son besoin de monnaie. Il vaut mieux porter des marchandises de pacotille que les cauris gros ou petits à valeur égale. La façon de compter les cauris est très

curieuse : dans certains pays on les compte par 80 et dans d'autres par 200, et il suffit d'un mot à peine saisissable pour que le marché soit basé, entre acheteur et vendeur, sur le pied de 80 ou de 200. Les indigènes comptent les cauris avec une rapidité vraiment extraordinaire ils s'accroupissent par terre, avancent les doigts et font des petits tas de 20 ou 40.

L'industrie du pays de Kong consiste en *fabrication de cotonnades qui font prime* dans toute la boucle du Niger et jusque dans l'Ashanti et sur la Côte d'Or. La teinture à l'indigo y est pratiquée dans près de 150 puits en activité permanente,

À Kong, cette industrie fait vivre une population très nombreuse et assez laborieuse. Les *teintures* sont faites dans des puits de 2 à 3 mètres de profondeur sur 1 mètre et 1 mètre 50 de diamètre, et dont l'intérieur est enduit d'un ciment absolument imperméable. Pour obtenir des teintes plus ou moins claires, on mélange des branches de feuillages spéciaux.

On obtient le noir en traitant certaines terres ferrugineuses qui donnent une sorte de couperose, le jaune par la combinaison de deux sortes de racines, le rouge à l'aide de tiges de millet et de sorgho qui, infusées, font une couleur rouge qui ne sert qu'à teindre les cuirs, mais non les étoffes ; la macération du kola dans des conditions déterminées donne aussi une sorte de rouge. Quant au rouge vrai et au vert, on ne sait l'obtenir. Pour fabriquer leurs teintes rouges, dites *el harrotafe*, les teinturiers de Kong se servent de fil rouge qui leur vient d'Angleterre en écheveaux et qui est importé dans le Boudoukou par Coumassi et Cape Coast.

Le *crédit* existe à Kong, pendant cinq jours, d'un marché à l'autre. Le cinquième jour, le vendeur vient toucher ses cauris, car on suppose que c'est celui qui fait le bénéfice qui doit supporter les frais de l'encaissement. L'acheteur met ses cauris dans la cour et dit à son vendeur : « Viens chez moi chercher et compter tes cauris. » De cette façon, il n'y a pas de contestation.

À côté du tissage et de la teinture, il y a la ferronnerie. L'État de Tiéba est un centre métallurgique important qui alimente toute la région. M. Binger y a vu des *hauts fourneaux construits d'une façon très intelligente, munis de ventilateurs pour activer la combustion*, et rendant les mêmes services que les hauts fourneaux européens.

On fait à Kong des *paniers* d'espèce très variée, destinés à tous les usages et très bien confectionnés ; *le nègre est industriel*. C'est la femme qui tresse ces objets de vannerie, quelques-uns sont assez jolis. On fabrique également des ustensiles en bois pour l'usage de la cuisine, et d'autres objets dont on a pu voir des spécimens à l'Exposition universelle ; mais ceux-ci sont en général peu intéressants tels les couteaux, les sabres, les fers de lances, la poterie, la vaisselle en bois et les objets en cuir.

À Kong, il y a aussi quelques chevaux ; le capitaine a pu s'en procurer un pour environ 800 fr., ce qui signifie qu'avec les 10.000 cauris qu'il l'a payé, il aurait pu se procurer 800 fr. d'or ; il a, à cet effet, vendu la collection la plus hétéroclite d'effets et d'objets que l'on puisse imaginer : des galons et dentelles défraîchis, des hameçons, des alènes, du corail, du fil, du bleu en boules, des boutons de livrée démodés, des soieries très voyantes, ce que nous appelons la spécialité pour théâtre, sans compter du papier, des armes et des aimants qu'on nomme là-bas le roi du fer. Les calicots français surtout ont eu un véritable succès.

## DÉPART DE KONG

Après un séjour à Kong d'une vingtaine de jours, et muni d'un sauf-conduit délivré par le chef de la ville, le capitaine se dirigea vers le Mossi, en suivant la route de Djenné, jusqu'à Bobo-Dioulasou.

En route, de chez les Komono, Binger expédia deux de ses hommes munis de son courrier sur Bammako. Ces courriers, partis le 12 mars, arrivèrent fin juillet à nos

possessions du Niger, ayant partout reçu le meilleur accueil dans les pays que Binger avait traversés. Certains chefs firent même quelques cadeaux aux deux messagers, en raison de l'excellent souvenir que le capitaine avait laissé partout sur son passage.

Mais n'est-il pas curieux de voir deux noirs isolés, étrangers, traverser sans armes tant de pays peu ou point gouvernés, y recevoir bon accueil, rien que par le fait qu'ils étaient compagnons de route de Binger. Est-il beaucoup de voyageurs qui puissent, comme notre intrépide compatriote, se vanter d'avoir laissé le pays ouvert derrière eux ?

Binger, en quittant Kong pour faire route au Nord, avait sept hommes, dix ânes et un cheval. Son voyage sur Bobo-Dioulassou ne s'effectua pas sans incident, par suite de la maladie d'un pèlerin de La Mecque habitant le territoire de Dokhosié, au nord du Komono. Ce musulman, voulant éviter le capitaine, avait quitté brusquement la région à son approche. Les bruits et les récits qu'il répandait avaient mis la population en défiance et celle-ci discutait le projet d'assassiner notre compatriote. Le sang-froid de deux vieillards musulmans de Kong qui le précédaient à une journée de marche le fit encore une fois échapper au danger ; il pût, grâce à eux, séjourner d'abord chez les Tiéfo, puis rester un certain temps chez les Bobo.

Les Bobo-Fing touchent à peine aux premiers échelons des peuples civilisés ; dans la plupart de leurs villages, ils circulent nus ou à peu près ; il n'y a pas longtemps, ils devaient être troglodytes ; leurs habitations sont encore presque ensevelies et en maints endroits, on voit des habitations dans lesquelles on descend par des trous.

Leur territoire renferme cependant une ville de 3.000 à 4.000 âmes, nommée Sia ou Bobo-Dioulassou. Ce centre, situé à égale distance de Kong et de Djenné, est un point de transit très important ; il contient toujours une population flottante de plus d'un millier de personnes qui apportent du sel et viennent chercher des kolas, des étoffes et de l'or.

Le marché de Bobo-Dioulassou ressemble à celui de Kong ; on y trouve les mêmes articles ; il est alimenté par Kintampo, Kong, Bouna, Djenné, Sofouroula et Waghadougou. Particularité : les barbiers ambulants et les pédicures-manucures y abondent. Cette dernière profession est exercée par des gamins qui, à l'aide d'une méchante paire de ciseaux fabriquée dans le pays, coupent les ongles des pieds et des mains à raison de 4 cauris, c'est-à-dire un centime par individu. L'opération terminée, le pédicure remet au client les rognures des ongles, que ce dernier a soin d'enterrer précieusement dans un petit trou.

Les barbiers rasent dans les carrefours, sur les places et font des tournées dans les habitations, comme en France. Ils s'en rapportent à la générosité du client, qui paye 10 ou 20 cauris pour se faire martyriser la figure pendant un quart d'heure ; l'opération terminée, il y a même la friction à l'huile de palme dont le client a la faculté de s'enduire le crâne et les joues.

## LE SEL ET LE KOLA

Un Européen se promenant dans un village et voulant constater l'importance du marché commettrait de singulières erreurs statistiques, le commerce en gros, celui du sel et des kolas se faisant dans l'intérieur des cases. Les acheteurs se rendent chez les vendeurs aussitôt qu'une caravane est arrivée ; quand les prix leur semblent trop chers, ils ne se pressent point et attendent parfois huit ou dix jours avant de se décider.

Les vendeurs prennent patience de leur côté et cependant leurs cases sont bondées de marchandises, surtout dans la saison sèche. Enfin, on s'entend.

Examinons le marché de sel.

C'est une erreur de croire qu'il n'y a qu'une sorte de sel dans le Soudan ; le marché est au contraire alimenté par cinq espèces de sels :

1° Un sel un peu gris, ou sel gemme, dont le trafic se fait jusqu'à la limite extrême du Maciria à l'est et qui vient de la Sobka d'Idjil.

2° Un autre sel, également sel gemme, vient en vingt jours de marche du nord de Tombouctou, des mines de Taodeni. Il doit y avoir dans ces régions quelque chose comme une espèce de privilège, car Binger a remarqué qu'il y avait sur les colis de sel de cette provenance des marques arabes à peu près similaires. Ce sel est beaucoup plus beau que le précédent, presque tout à fait blanc, et a l'aspect du marbre.

En troisième lieu, les indigènes de la région de Daboya, sur la Volta, fabriquent un sel par évaporation. Celui-ci est en poussière et donne lieu à une industrie très florissante : la fabrication des sacs pour l'enfermer et l'emporter.

4° Le sel marin, qui remonte la Volta.

5° Un autre sel marin qui remonte le cours de la rivière Comoé.

Le kola est le fruit d'un arbre dont le nom scientifique est *stertulia*. Il produit un fruit ayant quelque analogie avec la châtaigne, est renfermé dans *une* écorce, comme un haricot et comporte trois ou quatre fèves très amères. Les indigènes en sont très friands ; les uns disent qu'il empêche de dormir, les autres qu'il amène le sommeil ; d'autres disent qu'il calme la soif, d'autres enfin, prétendent qu'il excite la soif. Il est assez difficile, on le voit, de formuler une opinion. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est un fruit de luxe ; l'indigène l'offre quand il désire faire plaisir à quelqu'un.

Un témoignage d'extrême politesse est de tendre la main à quelqu'un, fendre un fruit de kola en deux et en offrir la moitié.

Ce fruit ne peut se cultiver que sous les latitudes supérieures à 7°30' ; sous une latitude moins élevée, le kola ne vient plus. Le principal marché du kola est dans le Ouorodougou, mais il n'y pousse déjà plus.

Il n'est, du reste, pas possible de pénétrer dans cette région ; aucun étranger n'y est admis. Lorsqu'un marchand de sel arrive à la frontière, on lui dit : « Tu auras tant de kolas pour telle quantité de sel. » Si le marchand accepte le marché, les femmes retournent à l'intérieur et rapportent la quantité de kolas déterminés mais aucun marchand ne peut entrer dans le pays. Le courtage sur les transactions est un monopole qui, dans le Ouorodougou, appartient à certains habitants.

Plus à l'est, dans les régions au sud de Kong, le commerce du kola est plus libre et là on le cultive. C'est le seul pays où l'indigène soit assez prévoyant pour planter un arbre. Le kola ne commence à donner des résultats qu'au bout de dix à quinze ans et, en général, le noir est trop paresseux pour se donner une peine quelconque en prévision d'un résultat si lointain ; il ne plante donc pas. [Le pays dont on vient de parler est le seul où l'on trouve cet arbre cultivé, planté, aligné en quinconces ; de même pour le palmier à l'huile.](#)

Les kolas sont enfermés dans une feuille qui ressemble au lotus, genre d'emballage qui donne lieu à un certain commerce. Il y a des gens qui font quinze jours de marche rien que pour récolter ces feuilles dont il existe diverses variétés. Si le kola est emballé dans une mauvaise feuille, il est perdu.

Pour bien faire saisir l'avantage que les indigènes retirent de ce commerce, nous allons faire route avec une famille qui exploite les deux objets le kola et le sel.

Supposons un ménage, mari et femme, habitant Kong et ayant réalisé une somme de 20 francs. Il quitte Kong avec une pacotille de ferronnerie ou d'étoffes. Avec ces articles, il achète du kola, vit pendant le trajet et arrive ainsi à Bobo-Dioulassou avec le produit de la vente de ses kolas ; il achète deux barres de sel ; il en vendra une barre et demie, le reste devant servir, un quart pour acheter des cadeaux destinés au maître et aux membres de la famille et le dernier quart pour faire face aux besoins du retour pendant la route. Le trajet dure cent jours comme résultat, le couple aura gagné 240 francs, soit 1 fr. 40 par jour et par personne, tous frais payés.

Il faut envisager l'existence que mènent ces gens-là ; ils marchent chargés chacun de 30 à 40 kilogrammes et cela pendant la plus grande partie de la journée. Arrivés à l'étape, il faut piler et préparer les aliments, couper du bois. La femme va chercher de l'eau, souvent à plusieurs kilomètres de distance ; si elle a un enfant, elle le porte sur le dos. Ils sont toujours sans feu ni lieu. Surpris par les pluies, ils s'arrêtent et restent dans la même localité : alors la femme fait des galettes de millet et se rend utile de mille façons. Le mari devient tisserand, tisse pour le compte des particuliers et gagne ainsi sa nourriture.

Quand le noir a gagné une certaine somme, il achète un esclave. C'est la meilleure acquisition qu'il puisse faire : l'esclave vit de la même façon que la femme et le mari et fait partie de la famille. Le bien-être augmente ; c'est une association de trois individus au lieu de deux, voilà tout. Le cas peut se présenter où un esclave prend la fuite : le maître n'est point découragé pour cela. « C'est la volonté du Tout-Puissant, dit-il, avec résignation » et il recommence.

### SUPERSTITIONS OMBRAGEUSES

En quittant Bobo-Dioulassou, Binger dut se diriger sur le Dafina et traverser le pays de Niénégué, des Bobo-Dioula, des Sommo, avant d'atteindre Ouahabou, résidence du chef musulman le plus influent du Dafina.

Cette région est difficile à traverser, car les habitants sont très superstitieux ; un chiffon de papier jeté par terre, la vue d'une table ou d'un pliant sème l'épouvante chez ces peuples primitifs. Accusé presque de sorcellerie et suspecté comme un être malfaisant, le voyageur eut une peine extrême à obtenir des renseignements sur le pays qu'il parcourait ; toute question, tout acte imprudent pouvait, ou l'obliger à rebrousser chemin ou le faire assassiner. Il fut donc forcé de se tenir sur la plus stricte réserve, ne marchant que très lentement et avec la plus grande prudence.

Binger nous raconte que chez les Niénégué, il s'était concilié l'amitié du chef de Bondoukoyè, lequel venait quelquefois vers minuit le réveiller tout bonnement pour lui souhaiter « Bonne nuit ».

Sur la recommandation du chef de Ouahabou, les gens de Boromo lui fournirent des recommandations pour traverser le Gourounsi, qui est séparé du Dafina par la branche occidentale de la Volta.

Ravagé par des bandes de Haoussas et de Songhays venus de Zamberma, au nord du Haoussa, rive gauche du Niger, le Gourounsi est dans un état d'anarchie complète ; impossible d'y trouver la protection d'un chef. La végétation, plus dense et plus sauvage que partout ailleurs, en fait un excellent théâtre d'opérations pour le pillage et le brigandage ; quelques-uns des hommes du capitaine étaient terrorisés par les histoires qu'ils entendaient débiter journellement ; il dut rester fort calme dans ces circonstances pour leur inspirer confiance et les empêcher de revenir sur leurs pas.

Dans cette région, à chaque rencontre, il faut apprêter ses armes ; on défile à distance les uns des autres, l'arc bandé et les flèches empoisonnées à la main ; le moindre geste imprudent peut provoquer un conflit, amener un désastre. La fin de la traversée de ce pays peu sûr fut très pénible. À Lava, pendant une pluie torrentielle, des Kipirsis, habitant un pays au nord du Gourounsi, profitant d'un relâchement dans le service de garde, enlevèrent de nuit, à notre compatriote, ses quatre meilleurs « bouriquots », ce qui obligea ses hommes, dont chacun conduisait déjà deux ânes, à porter en plus, sur leur tête, une charge de 25 kilogrammes. Lui-même dut charger sur son cheval un ballot du même poids, qu'il portait en travers de sa selle.

### ARRIVÉE CHEZ LES MOSSI

Ce fut une vraie fête pour Binger et ses nègres que la vue des premières cases des Mossi.

Dirigée sur le village de Banéma où habite Boukary-Naba, frère du roi du Mossi et héritier du trône, la mission trouva auprès de ce prince l'accueil le plus royal qu'un chef noir puisse faire à un Européen. Il gorgeait de vivres de toute nature la petite caravane, considérait Binger comme son hôte, et l'emmenait dans toutes ses promenades. Il lui offrit, avant son départ pour Waghadougou, un beau cheval alezan.

Son frère Naba-Sanom, chef du Mossi, reçut également fort bien l'intrépide voyageur et tout faisait prévoir que les bonnes relations se continueraient, lorsqu'arriva à Wahgadougou, la nouvelle qu'[une expédition militaire allemande, venant du Togo, remontait la Volta](#). Les noirs de Waghadougou se crurent alors, malgré la distance, menacés d'une invasion de blancs, rompèrent les négociations entamées pour la signature d'un traité et invitèrent le capitaine à s'en retourner par le chemin qu'il avait pris, et de repasser par le territoire de Boukary-Naba.

## PRODUCTIONS DU PAYS

« Bien qu'ayant vécu un mois seulement dans le Mossi, j'ai pu constater, dit Binger, que c'est un beau pays de plaine, très favorable à la culture et à l'élevage du bétail. La densité de la population est de 15 à 20 habitants par kilomètre carré. L'industrie n'y est pas florissante ; on ne fabrique qu'un peu de vannerie et surtout de la cotonnade blanche et très bon marché.

Les chevaux, contrairement à ce qu'on m'avait annoncé, viennent plutôt du Yatenga (région séparant le Macina du Mossi) que du Mossi même. Ce pays produit une race de chevaux semblable à notre cheval de dragon ; ce sont des bêtes admirables qu'on élève avec au moins autant de soin que chez nous.

On y pousse le luxe jusqu'à assigner à chaque bête un palefrenier dont l'occupation consiste à bourrer le cheval de graminées, à lui faire lécher du sel, et à lui donner tous les soins de propreté usités en Europe.

Si le Mossi ne produit pas beaucoup de chevaux, on peut dire qu'il est un pays de production d'ânes : malheureusement, ces bêtes, tant vantées par Barth, sont bien moins résistantes que celles qui nous proviennent du Fouta et des Maures et qu'on achète à Médine et à Bakel.

Sur certains marchés du Mossi se trouvent des débits de boissons fermentées très drôles. En arrivant près du débit, on entend des chanteurs qui, munis d'instruments, font du bruit autour du marchand de *dolo*. Dolo est le nom de cette boisson fermentée ; cela vaut toujours mieux que de l'eau, puisque le dolo a l'avantage d'être cuit. Les indigènes arrivent à s'enivrer avec cette boisson. Les buveurs se réunissent au nombre de dix à quinze autour du vase contenant la quantité de dolo qu'ils ont achetée. Chacun puise à son tour avec une petite calebasse en prononçant quelques paroles à l'adresse de Niabélé, femme qui, d'après la légende, a inventé le dolo ; ils lui font ainsi honneur.

Comme dans les pays mandé, on trouve dans tous les petits villages, des condiments, des céréales, enfin tout ce qui est nécessaire à la vie ; il n'y a aucune chose de grande valeur. Ce sont des femmes qui vendent ces produits, et pour vingt francs, on pourrait acheter le marché tout entier.

J'ai vu vendre là des petits lots de terre calcinée : les femmes enceintes ont l'habitude d'en manger pendant toute leur grossesse ».

Il y a aussi un important marché de graisses, surtout de graisses de sée. Le sée, qui donne en graisse un rendement considérable, est le fruit d'un arbre qui ressemble assez

à un poirier ; il a à peu près la forme d'une châtaigne ; son enveloppe est comme celle de la noix. C'est un fruit délicieux. L'intérieur est séché, pilé, décortiqué et enfin cuit. La graisse monte à la surface et on l'épure en y précipitant, soit des cendres, soit de l'eau froide. On cherche à rendre cette graisse consistante et à lui donner l'aspect du savon ; elle a une odeur assez désagréable, cependant les Européens s'y habituent.

Comme objets en cuir, les Mossi fabriquent des gaines de couteaux, des porte-allumettes, des tapis de croupe de cheval, de poitrail et de selle. Il ne faut pas croire que ces diverses industries donnent lieu à un courant sérieux d'affaires. Ainsi il serait difficile de trouver, dans un milieu même important et du jour au lendemain, une selle toute prête. Les indigènes ne travaillent que juste pour suffire à leur existence et jamais d'avance. [Jamais on ne trouve un stock de marchandises disponibles](#). Pour avoir une selle, il faut d'abord se procurer l'arçon en bois, puis acheter des peaux qu'on donne à celui qui fera la selle. Celui-ci commence par tanner les peaux, puis fabrique la selle. Dès qu'il pleut, personne ne fait rien ; tout le monde dort.

En quittant Waghadougou, Binger se dirigea sur la résidence de Boukary-Naba qui lui fit une seconde réception au moins aussi cordiale que la première. Il poussa même l'amabilité jusqu'à lui donner un second cheval, rouan celui-là, ainsi que trois jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans, en manifestant le désir de les lui voir épouser.

Passer brusquement du célibat à un triple mariage parut un peu excessif au capitaine. Aussi exposa-t-il ses scrupules à son brave ami Boukary-Naba qui consentit à ce qu'il fit de ces jeunes filles les épouses de trois de ses serviteurs les plus dévoués.

La publication des bans et autres formalités administratives et religieuses furent passées sous silence et, le soir même, Binger mariait ses protégés, en les dotant d'un peu d'étoffe et de verroterie auxquelles il ajouta quelques victuailles, afin de permettre à son personnel de faire un repas de noce.

« Elles ont été d'excellentes femmes, nous dit Binger, et n'ont jamais fait naître la discorde dans le camp. Au moment de nous séparer, elles m'ont toutes trois prouvé leur reconnaissance en me remerciant de les avoir si bien mariées, et en promettant de donner mon nom à leur premier-né.

Il ne faudra donc pas s'étonner si, plus tard, on rencontre des petits Binger noirs. »

## DÉPART POUR SALAGA

En quittant Boukary-Naba, Binger avait formé le projet de pousser dans le Libtako, pour se relier aux travaux de Barth et redescendre par le Gournia et le Boussangi sur Salaga ; mais comme on l'a vu, il ne fallut plus songer à ce projet, notre compatriote dut se résigner à refaire une seconde traversée du Gourounsi pour se rabattre, par le Mampoursi et le Dagomba, sur Salaga.

Impossible de trouver, même pour la valeur de plusieurs esclaves, un guide décidé à lui faire franchir le Gourounsi ; Binger dut donc se mettre en route avec des recommandations qui ne pouvaient être utiles que pendant deux jours, car au delà on ne rencontre de musulmans qu'à Oual-Oualé, dans le Mampoursi.

## GRANDES MISÈRES DU CONVOI

Binger mit dix-huit jours à franchir une distance de neuf jours de marche normale, en butte à l'hostilité de la population qui, sous le moindre prétexte, voulait l'empêcher de continuer sa route et le rançonner. Debout, jour et nuit, son petit personnel et lui n'ont mangé, pendant ce temps-là, que des épis de mil et de maïs grillés au feu, avec un peu

de viande boucanée provenant d'un buffle qu'on avait eu la chance de tuer ; la provision de sel avait été volée dès les premiers jours de route.

À l'approche des villages, les toits se couronnaient de défenseurs qui menaçaient de leurs armes et guettaient l'occasion d'une surprise. À plusieurs reprises, les guerriers suivirent la caravane sur ses flancs, n'attendant qu'un incident pour l'attaquer.

Cette marche fut d'autant plus pénible qu'il y avait de nombreux cours d'eau à traverser, sans pirogues ni ponts.

Dans les villages, la situation était également difficile. Sous la plupart d'entre eux existent des souterrains, sorte de catacombes, dans lesquels grouillent la population : c'est l'habitation de transition entre la grotte et la cabane, celle des demi-troglodytes. Il fait nuit noire dans ces réduits et il n'est pas bienséant de refuser l'hospitalité qu'on y offre ; on est donc tenu d'y habiter et d'y passer la nuit : c'est un cruel supplice pour l'hôte, qui est dévoré par la vermine et ne jouit, d'ailleurs, que d'une sécurité illusoire. La plupart du temps, impossible de protester. Binger n'avait pas d'interprète, et il lui fallait user de la langue du Mossi qu'il ne possédait pas suffisamment, par suite de la brièveté de son séjour en ce pays.

À la Volta (branche orientale), cet état de choses devait cesser, et après dix-huit jours de marche, le convoi entra dans la cité musulmane de Oual-Ouaié, où, épuisé et malade, le capitaine dut rester quarante-cinq jours, afin de reprendre les forces nécessaires pour continuer sa route. Les musulmans de Oual-Oualé ont soigné notre compatriote avec beaucoup de désintéressement ; son hôte et l'iman, entre autres, lui envoyaient journalièrement du lait et du beurre qu'ils se procuraient à deux jours de Oual-Oualé.

Bien que les indigènes de cette région ne voyagent pas pendant la saison des pluies, Binger se mit en route pour Salaga, d'abord pour étudier le commerce qui s'y fait, y glaner des renseignements géographiques, et surtout dans l'espoir d'y trouver l'occasion de faire parvenir de ses nouvelles en France, Salaga ayant des relations suivies avec les colonies européennes du golfe de Guinée.

## SALAGA

« Salaga, dit le voyageur, compte environ 6.000 habitants. C'est la ville la plus sale que j'ai jamais visitée : l'intérieur de cette localité n'est qu'une suite de mares dans lesquelles pourrissent des ordures et des cadavres d'animaux. »

L'eau n'est pas potable à cause des infiltrations ; en été, les puits qui sont très nombreux sont absolument à sec, il faut aller prendre l'eau à 14 kilomètres, dans un ruisseau nommé le ruisseau des voleurs (en haoussa *goulbi n'barraoua*).

Le commerce de l'eau et du bois fait vivre une partie de la population de Salaga, mais ce marché est surtout important comme entrepôt de sel. Par la Volta, ce sel va, de Salaga, rayonner sur Kintampo, Boualé, Bouna, Mango et même jusqu'à Kong. Beaucoup de marchandises européennes viennent aussi à Salaga par Accra, mais ce sont surtout les kolas qui donnent en saison sèche un grand mouvement à Salaga ; malheureusement, les guerres de l'Ashanti entravent souvent ce commerce, ce qui force les Haoussas à se porter sur Kintampo et Bondoukou, où ils trouvent le kola rouge du Coranza et le kola blanc du pays d'Anno.

À Salaga, les Ligouy apportent assez souvent de l'or ; rien n'est curieux comme d'assister à un achat d'or ; le prix se débat ainsi entre le marchand et l'acheteur : ils se regardent, le marchand essaye de fasciner le client par la vue du métal précieux ; sans mot dire, il étale quatre ou cinq rouleaux d'or dans une petite main en ébène et promène un aimant afin d'attirer et d'extraire les quelques parcelles de fer qui pourraient rester dans le tas, puis il force, pour ainsi dire, le client à peser et examiner l'or. Il remet ensuite l'or dans son chiffon, le chiffon dans son foulard, le tout dans sa

poche et fait mine de s'en aller en disant au client : *Ako di* (ce qui signifie : Qu'est-ce que tu en dis ?) Le client croit que s'il laisse partir le marchand, tout est perdu, que jamais il ne pourra retrouver cet or, pour lui une fortune, et il finit par acheter.

Le séjour de Salaga, par ses miasmes et sa mauvaise eau, est des plus funeste aux Européens et même aux noirs.

## EN ROUTE POUR KONG

De Salaga, Binger se dirigea par la rive droite de la Volta et le nord de l'Ashanti, sur Kintampo, qui fait partie de la province de Coranza. En maints endroits, cette région est inondée sur plusieurs lieues d'étendue, et ce n'est que fort péniblement qu'il réussit à gagner Konkrosou, d'où partent les routes vers l'Okwawou. Marais herbeux et bois marécageux se succèdent sans interruption ; on doit souvent porter les bagages à dos d'homme sur des trajets de 5 à 6 kilomètres ; les animaux, même déchargés, ne franchissent ces parages qu'avec les plus grandes difficultés. Ce trajet donna l'occasion au capitaine de voyager de concert avec les Haoussas, peuple aussi industrieux et marchand que le peuple Mandé de Kong. Pendant cette route, on traversa des pays dont la végétation luxuriante retrempe un peu le voyageur, car elle offre un contraste vraiment étrange avec la flore rabougrie des pays situés plus au nord, le Mampoursi, le Dagomba, le Gondja.

Près des ruisseaux à eau courante, que l'on rencontre très fréquemment, se trouvent des sites charmants. Le soleil est impuissant à pénétrer cette verdure ; ici, c'est un fouillis de fougères ; ailleurs, sont suspendues de gigantesques lianes ornées de feuilles de toutes les dimensions ; plus loin, on se croirait dans quelque lieu retiré d'une belle forêt de France, si la présence d'un magnifique *sterculia* (arbre à kola) ne rappelait à la réalité. Le bombax, le palmier rônier et un arbre à tronc blanchâtre sont les rois de cette végétation ; leur tronc mesure 20 à 30 mètres jusqu'aux basses branches, et leur couronne se perd bien au-dessus des autres arbres de ces splendides forêts.

On est tenté de camper partout ; malheureusement, fourrages et vivres font défaut, l'humidité est pénétrante et les fourmis à mandibules ne laissent pas de répit, sans compter les serpents qui pullulent dans ces bois. [Kintampo, situé au milieu d'une clairière de ces bois, est environné de splendides bananières et de cultures](#) ; entre les mains d'Européens, ce lieu deviendrait un paradis. Kintampo compte environ 3.000 habitants : Haoussa, Ashanti, Mandé, Ligouy Dagomba, Mossi et Kotokolé. Le commerce est surtout représenté par le kola et les piments, qu'on vend à Bobo-Dioulasou, en échange de captifs, d'or et d'étoffes du pays, qui vont dans l'Ashanti. D'autre part, Salaga fournit du sel et Kong du beurre de sée et des étoffes.

De Kintampo, Binger se dirigea sur Bondoukou, désirant prendre le chemin le plus court, celui qui traverse la rivière Tain et le Fougoula, sur la rive droite de la Volta ; malheureusement, ce pays venait d'être dévasté par une guerre récente. Il dut donc rabattre sur le pays de Diamarra et recouper deux fois la Volta avant de rentrer dans le Gaman ou Bondoukou, en franchissant un important massif montagneux contre lequel vient se heurter la branche principale de la Volta et qui force ce fleuve à changer sa direction nord-sud en celle d'ouest-est. La hauteur de ces montagnes n'excède par 700 mètres au-dessus de terrains environnants, et leur constitution géologique comporte du granit bleu marbré et quelquefois des grès gris et noirs. D'après les indigènes, il n'existe dans ce massif ni mines d'or, ni mines de fer.

## ARRIVÉE À BONDOUKOU

Sur les bords de la Volta, Binger apprit qu'un Français envoyé à sa recherche, était arrivé à Bondoukou depuis une quinzaine de jours. Cette nouvelle le combla de joie et le fit accélérer sa marche sur Bondoukou, où il arriva cinq jours après le départ de M. Treich-Laplène qui dirigeait le convoi de ravitaillement.

Les bruits fâcheux qui avaient couru sur le sort du capitaine, les rares nouvelles parvenues depuis lors, et surtout son absence qui se prolongeait au delà des prévisions, avaient fait songer, en France, à organiser une mission de secours destinée à lui rapporter un ravitaillement en marchandises, afin de faciliter son retour à la mer, dans le cas où il serait sans ressources.

M. Verdier, armateur à la Rochelle, qui possède des comptoirs à la côte, en prit l'initiative et supporta la moitié, des frais de l'expédition dont le gouvernement confia le commandement à M. Treich-Laplène, qui avait déjà, comme résident, fait un voyage dans l'Indénié et le Bettié en 1887. M. Treich-Laplène connaissait très bien la région qui avoisine la côte, aux environs d'Assinie et de Grand-Bassam. Son expédition, composée de quarante-cinq personnes, dont vingt hommes armés, quitta le littoral au mois d'août et arrivait en octobre dans le Bondoukou.

Parvenu à Bondoukou, et n'obtenant que de très vagues renseignements sur la direction qu'avait prise Binger en quittant Kong, M. Treich-Laplène se décida à se diriger sur ce pays, et c'était vraiment la seule chose à faire ; d'une part, les indigènes affirmaient que Binger devait y revenir ; d'autre part, c'était là seulement que le chef du convoi aurait des renseignements exacts sur la route que suivait le voyageur.

Bondoukou, peuplé de 3.000 à 4.000 habitants, fait un très important commerce d'articles européens qui viennent par l'Ashanti et le Sahué, de Cap-Coast, et par le Sanwi, l'Indénié et l'Abron, d'Assinie et de Grand-Bassam. Il attire, en outre, un grand nombre de marchands qui viennent du bassin supérieur du Comoé et de la Volta pour acheter le kola.

Dans cette région, le cauris est encore en usage, mais la poudre d'or est la principale monnaie ; chacun possède une petite balance à fléau, des aimants, destinés à retirer les parcelles de fer qui peuvent se trouver dans l'or, et des barbes de plume pour extraire les corps étrangers. Les poids constituent l'assemblage le plus hétéroclite de menus objets en cuivre, en fer, en corne, en bois, os, etc.

L'unité de poids est le *mitkal* ; c'est le poids dont on se servait autrefois en Algérie pour peser les métaux précieux et les essences ; il vaut 4 grammes et une fraction. Le mitkal d'or vaut environ 12 francs.

Quand les indigènes perdent leur étalon, ils ont des moyens de le retrouver d'une manière assez précise : d'abord le *bombax*, dont vingt-quatre graines sèches représentent le poids d'un mitkal d'or ; à défaut de bombax, ils prennent 48 petites graines de corail végétal (petite fève) ; lorsqu'enfin ce moyen manque, ils pèsent 144 grains de riz non décortiqué ; par ce dernier mode, il y a, paraît-il, une légère différence.

Les poids sont assez exacts ; cependant, le capitaine a remarqué que dans les régions aurifères, les indigènes avaient des poids sensiblement différents et que les poids des sous-multiples du mitkal étaient plus lourds comparativement que les poids des multiples.

En voici la raison :

Les indigènes vont dans les placers vendre leurs denrées pour des valeurs relativement faibles ; comme ils se servent de leurs poids pour peser, ils emploient des poids forts pour avoir plus de poudre d'or. Au contraire, quand ils achètent et font des paiements qui peuvent s'élever parfois à 5 ou 600 francs, ils se servent de poids relativement faibles, pour avoir à donner moins d'or.

Il est un fait certain, c'est que deux demi-mitkals, mis sur le plateau, pèseront davantage qu'un seul mitkal mis sur l'autre plateau, et inversement s'il s'agit des multiples. Ce qui prouve que le noir est plus fin qu'on ne croit généralement.

Pour connaître la valeur de l'argent, il faut le comparer à l'or. On trouve, assez couramment, la piastre mexicaine en argent ; on rencontre aussi vers l'Ashanti, la menue monnaie anglaise. Mais la pièce qui a le cours le plus régulier et la plus connue de tous les noirs est le thaler de Marie-Thérèse, à l'effigie de 1780 ; il vaut 5 fr. 50 et est connu dans toute la boucle du Niger ; sa valeur est à peu près constante.

Avec deux thalers qui valent 11 francs, on peut avoir un mitkal d'or qui vaut 12 francs ; le bénéfice est à noter. Pour quatorze à quinze pièces de 50 centimes neuves, ce qui équivaut à 7 fr. 50, on peut se procurer de 12 à 13 francs d'or.

Pour les gros paiements, on emploie, comme unité de décompte, un poids de 4 mitkals qu'on nomme *barifiri*. C'est là un mot français défiguré pour désigner une barre de fer d'une dimension quelconque, qui valait à la cote 4 mitkals d'or.

Bondoukou est appelé Gottogo par les Mandé, Bittougou par les Haoussa et, dans les relations arabes d'Ahmed-Baba, il est désigné par le nom de Bitou. Cet endroit était déjà renommé au onzième siècle par son commerce d'or.

Il existe beaucoup d'or dans toute cette région, mais il serait impossible d'évaluer exactement la quantité sur laquelle roulent les opérations, sans craindre ou d'exagérer ou de réduire. Ce que Binger affirme, c'est qu'il ne s'est pas passé un jour sans qu'il n'ait vu faire des paiements en or, soit chez son hôte, où il y avait toujours des étrangers, soit dans d'autres cases, soit même dans la rue.

L'or se porte généralement enfermé dans un chiffon serti à l'aide d'un fil, ou dans des étuis de plumes de vautours, bouchés avec un tampon en bois.

Outre la poudre d'or, on trouve assez fréquemment des pépites variant de 1 à 18 grammes. Le capitaine en possédait une de 44 grammes ; son hôte en avait une du poids de 130 gr. 5, qu'il n'a voulu céder à aucun prix, parce qu'elle provenait de ces ancêtres.

## RENCONTRE DES DEUX FRANÇAIS

À son passage à Amenoï (résidence d'Ardjouma), chef du Bondoukou, M. Treich avait signé un traité de protectorat avec le chef du pays. Binger n'ayant donc rien à faire en ce point, se mit en mesure de rallier au plus vite Kong, qui est séparé de Bondoukou par dix-neuf journées de marche. Privé de son dernier cheval qui venait de mourir, il dut faire à pied cette route pénible. Plus d'une fois, il a craint de n'avoir pas la force d'atteindre Kong. épuisé qu'il était déjà par un séjour de deux ans dans ces pays mais la volonté et le désir de rejoindre le Français envoyé à sa recherche furent deux puissants stimulants qui lui permirent d'effectuer ce trajet en onze jours.

Jusqu'au Comoé, il suivit la même route que M. Treich-Laplène mais à partir de cette rivière, et pour faire une besogne utile, il changea d'itinéraire et passa au nord de la route suivie par le chef du convoi de secours, afin de visiter les terrains aurifères de Samata, qui lui avaient été signalés lors de son premier passage à Kong. Cette région, couverte de collines d'un relief variant de 40 à 110 mètres, est très fouillée dans certains endroits et en particulier aux environs de Samata même, les puits à or sont tellement rapprochés, qu'il est difficile d'y circuler sans précaution. Binger n'eut cependant pas la satisfaction d'assister à l'exploitation et au lavage du quartz aurifère, car la région est, pendant cette partie de l'année, absolument dépourvue d'eau ; les indigènes ne peuvent donc se livrer au travail d'extraction que pendant l'hivernage.

Sur le plateau de Kong même, à 700 mètres d'altitude, on trouve également des gisements de quartz aurifère, mais les indigènes les ont abandonnés à cause du manque d'eau pendant une bonne partie de l'année, et peut-être aussi à cause du rendement qui est inférieur à celui des terrains similaires du Lobi, où les gens de Kong se procurent l'or à meilleur compte qu'il ne se vend dans le Bondoukou.

Laissons ici la parole à Binger. « Le 5 janvier 1889, nous dit-il, je faisais ma rentrée à Kong ; mon absence avait duré onze mois. Un cheval que M. Treich-Laplène avait eu l'obligeance d'envoyer au-devant de moi, et que je rencontraï à six kilomètres avant d'entrer dans la ville, me permit de surprendre M. Treich-Laplène au moment où il se disposait à venir à ma rencontre.

Sous le coup d'une émotion difficile à décrire, je tombai dans les bras de ce digne compatriote qui, à peine remis des suites d'un long séjour à la côte, s'était spontanément offert pour aller me ravitailler. En dehors d'un stock de marchandises, il m'apportait des nouvelles de ma mère, de mes amis, qui me firent vite oublier fatigues et privations.

Quelques minutes après notre rencontre, un spectateur nous aurait volontiers pris pour d'anciennes connaissances ; cette spontanéité propre aux gens d'Afrique avait déjà fait de nous deux amis.

Je passe sous silence toutes les visites, toutes les félicitations que je reçus des chefs et de la population de Kong, qui fêtèrent mon arrivée. Je fus d'autant mieux reçu, qu'une lettre en arabe que je leur avais adressée de Salaga m'avait concilié la sympathie de tous, en ralliant à ma cause mes derniers ennemis.

Cet accueil et l'entrée facile de Treich-Laplène sont les meilleurs garants que la population était entièrement gagnée à notre cause.

Ils n'avaient pas oublié le nom de la France, que je leur avais appris avec tant de patience, lors de mon premier passage, et tout m'indiquait que des ouvertures au sujet d'un traité ne pouvaient manquer d'être bien accueillies : cette question, grâce à la campagne menée par les amis que j'avais laissés à Kong, avait fait du chemin depuis onze mois.

Quelques jours après, je signais avec Karamokho-Oujé un traité qui plaçait ses États sous notre protectorat, favorisait notre commerce à l'exclusion de toute autre nation, et autorisait les missionnaires et les marchands français à venir s'établir dans le pays. »

Le pays de Kong est très grand ; en outre des Mandé qui en sont les maîtres, il est peuplé de Mboin, Kéréboro, Komono, Cokhosié, Tiéfo, Bobofing, Bobodioula, de Tagouara, Niénégué et comprend sous sa suzeraineté de nombreux pays dont les plus importants sont le Pakhalla, le Bougouri, le Lobi, etc.

Avant de quitter Kong, Binger fit partir pour Bammako quatre de ses indigènes avec deux femmes ; ils y portaient de ses nouvelles, ainsi qu'une collection d'étoffes et de vêtements confectionnés à Kong. Le tout est arrivé à bon port, la collection de tissus a été exposée au palais des Colonies pendant l'Exposition universelle. Partout, les hommes du capitaine ont été bien accueillis, les chefs des territoires traversés leur ont même fait des cadeaux.

## DÉPART DE KONG

Les adieux du chef et de l'iman de Kong furent touchants ; ces braves gens, pour donner à nos compatriotes une dernière marque de sympathie, leur fournirent des guides et des recommandations ; ils vinrent même les accompagner avant le jour jusqu'au premier ruisseau au sud de la ville. Il a fallu leur promettre ou de revenir ou de renvoyer des compatriotes qu'ils ont promis d'accueillir aussi généreusement que possible. Enfin, Binger emportait leurs vœux de bonne santé pour le président de la République et, selon leur expression, pour tous « les anciens » de France.

Le traité du Bondoukou avait donné à la France toute la rive gauche du Comoé (rivière de Grand-Bassam) ; il importait de connaître la rive droite de ce cours d'eau et de s'assurer d'une voie plus directe que celle du Bondoukou sur Grand-Bassam, permettant aux gens de Kong d'éviter au besoin la traversée du Bondoukou et d'arriver

directement à la partie navigable du Comoé. À cet effet, Binger se fit recommander par Karamokho-Oulé, chef de Kong, au chef du Djimini qui devait, en conséquence, lui fournir l'accès du pays d'Anno.

Bien que le fleuve soit partout navigable pour des pirogues, [les habitants n'utilisent pas la voie d'eau pour les transports](#) ; il n'existe, d'ailleurs, que d'informes pirogues aux divers points de passage de la rivière ; à Nabaé, Timikou, dans le Barabo et à hauteur de Mango, les pirogues sont absolument impropres à effectuer un trajet un peu long, et pour cette raison, nos voyageurs ont été forcés d'effectuer à pied leur voyage dans le Djimini et l'Anno.

Dans cette région, on rencontre aujourd'hui encore, cinq fractions de peuples aborigènes, ce sont les Pakhalla, les Nabè et Zazéré, tous de la famille ethnographique qui habite la région entre Bondoukou, Bouna et Boualé ; puis les Miorou et les Fallafalla qui se rattachent au groupe des Komono, et enfin quelques Tagoua, voisins de la famille Siene-ré ou Sénoufo, parlant la même langue, mais connus dans le Djimini sous le nom de Kipirri.

Très bien accueilli dans le Djimini, Binger signa avec Domba, le chef de ce pays, un traité analogue à celui du pays de Kong, et quelques jours après, à son arrivée à Aouabou, capitale de l'Anno, il fit accepter et signer à Komona-Gouin souverain du pays, un autre traité qui nous donnait les mêmes avantages que ceux de Kong et de Djimini, et qui de plus, attribuait aux Français seuls, le droit de navigation sur le Comoé.

Dans le Djimini, on fabrique surtout des cotonnades qui, par leur bon marché, peuvent affronter la concurrence même des étoffes du Mossi. On les vend contre du sel, de la ferronnerie et surtout du beurre de sée, fruit ne poussant plus sous cette latitude.

L'Anno est appelé Mangotou par les Mandé ; le pays est peuplé de trois races différentes :

- 1° Les autochtones qui portent le nom de Gan et s'occupent surtout de la culture de l'arbre à kola et de celle du palmier à l'huile ;
- 2° Les Mandé qui s'occupent du commerce ;
- 3° Les Agni, gens de même race que les habitants de l'Abron, de l'Indénié, du Bettié et du Sanwi, s'adonnent surtout à l'extraction des minerais.

Ces trois populations ont donné chacune un nom différent à leur marché le plus important (3.000 habitants), qui s'appelle pour les Mandé, Mango, pour les Agni, Groûmania et pour les autochtones, Gouénédakha.

Cette profusion de noms pour désigner un même endroit est une des grosses difficultés pour le voyageur dans ces pays, et cause souvent de grossières erreurs géographiques.

L'Anno offre de grandes ressources, tant au point de vue agricole que minéralogique.

On s'y livre à la préparation de fils d'ananas qui servent à broder et sont exportés fort loin. Les forêts produisent une écorce d'arbre dont un simple battage au maillet fait une étoffe qui sert à confectionner les vêtements des deux sexes, ainsi que des bonnets, serviettes, etc.

Quant à l'or, on l'exploite de deux façons ; pendant la saison des eaux, tous les indigènes se livrent à son extraction, se bornent à laver dans des calebasses les alluvions des ruisseaux et des rivières ; par ce système, on ne perd rien. C'est un travail très rémunérateur pour les hommes.

Pendant la saison sèche, on creuse des puits d'une profondeur de trois ou quatre mètres, dans lesquels on descend par une muraille établie en spirale, en tire-bouchon ; on extrait des quartz concassés avec du fer ou des pierres pour recueillir les pépites renfermées dans ces quartz.

Ces pépites ne peuvent se trouver que lorsque les cassures se produisent à l'endroit propice. Il faut en conclure que la moitié au moins de l'or doit se perdre. Avec un bon outillage, et en y amenant les eaux, on ferait, sans aucun doute, sur ces terrains aurifères, des exploitations très rémunératrices.

Les indigènes travaillent très bien l'or et savent l'allier à l'argent, mais non avec le cuivre.

## DESCENTE DU COMOÉ

En quittant l'Anno, Binger se dirigea sur le Comoé qu'il atteignit à Attacrou, premier village de l'Indénié ; là, nos voyageurs se procurèrent les pirogues nécessaires à la descente du cours d'eau.

Raconter fidèlement les péripéties de ce voyage est impossible. Des barrages et des rapides forçaient nos compatriotes de rester en pirogue et au soleil pendant toute la journée ; jamais ils n'ont pu faire une étape entière avec les mêmes embarcations, les villages étant pour la plupart en hostilité avec leurs voisins, les piroguiers n'osaient s'aventurer dans le village suivant ; il fallait changer trois ou quatre fois par jour, et de pirogues et de piroguiers. Il existe, dans toute cette région, une sottise coutume qui consiste à rendre responsables les gens d'un même endroit. Qu'un homme d'un village en amont ait une dette en aval, tout individu de ce village qui descend la rivière a la certitude, ou d'être conservé en otage, ou de voir ses marchandises confisquées jusqu'à ce que la dette soit éteinte. Dans ces conditions, les transactions et les communications deviennent excessivement difficiles, sinon impossibles.

Nos voyageurs atteignirent au bout d'une vingtaine de jours, le village de Bettié, situé à environ soixante milles au nord de Grand-Bassam. Benié-Comié, l'intelligent chef de ce pays, leur offrit quelques bouteilles de vin et une caisse de biscuits, ce qui contribua beaucoup à leur relever le moral. Ce chef qui, grâce à M. Treich-Laplène est, depuis 1887, un de nos fidèles alliés, les reçut avec beaucoup d'amabilité et mit à leur disposition sa propre habitation, sorte de chalet à un étage, de construction européenne, avec véranda et balcon. Deux lits assez confortables permirent à nos deux compatriotes de prendre quelque repos, tandis qu'on faisait les préparatifs de leur descente en pirogue sur Alépé, où devait les attendre la canonnière de l'État le *Diamant*, qui fait la police dans le Comoé jusqu'à Alépé, et tient en respect les populations turbulentes de la lagune Ébrié.

## ARRIVÉE À LA COTE

Le trajet de Bettié à Malamalasso se fit partie en pirogue, partie à pied, car le lit du Comoé est obstrué pendant plusieurs milles par des blocs de roches qui rendent le passage par eau impraticable, même pendant la saison des hautes eaux, et jusqu'aux environs de Malamalasso.

« De ce village à Alépé, nous raconte Binger, nous avons navigué de quatre heures du matin à minuit et demi, heure à laquelle nous aperçûmes la silhouette blanche du *Diamant*. Ce n'est pas sans de bien douces impressions que je posai le pied sur le petit bâtiment français, dont le premier maître, chargé du commandement, s'empressa de mettre la cambuse sens dessus dessous pour nous recevoir le mieux possible.

« Au lendemain de cet heureux jour, on descendit sur Grand-Bassam ; une heure avant le moment de l'arrivée, je guettais déjà la mer ; enfin, vers midi, à ma grande joie, je vis par le travers, les lames déferler sur la plage et flotter notre cher pavillon national au-dessus de la factorerie Verdier. Fatigué et épuisé, je trouvai à cette factorerie l'accueil le plus cordial et l'hospitalité la plus large que l'on puisse souhaiter, ce qui

contribua singulièrement à me rétablir sur pied et à me permettre d'affronter sans péril une traversée qui aurait pu m'être funeste par une trop brusque transition. Quelques semaines après, c'était le Sénégal, la France et Paris »

## RÉSULTAT DU VOYAGE BINGER

Maintenant que nous avons suivi le voyageur dans les différentes péripéties de son voyage, il nous faut en montrer les résultats.

Au point de vue politique, les traités signés par Binger nous ont donné tous les territoires placés entre les États de Samory et le golfe de Guinée ; aujourd'hui, nos établissements du Soudan français sont reliés à ceux de la Côte d'Or française, et l'on peut aller du cap Blanc à Grand-Bassam et en Assinie, sans quitter le territoire soumis à l'autorité française. Les bases d'un immense empire soudanais sont jetées ; toute la vaste étendue de terrain comprise d'une part, entre le cap Vert et le 3<sup>e</sup> degré de longitude ouest (17 degrés en longitude), d'autre part, entre le parallèle du cap Blanc et le littoral du golfe de Guinée (du 20<sup>e</sup> au 5<sup>e</sup> degré de latitude nord), sont sous notre domination. Seules, dans cet océan de terre, se noient les enclaves anglaises de la Gambie et de Sierra-Léone, la Guinée portugaise et la République de Libéria. Voilà les résultats politiques.

Les découvertes géographiques ne sont pas moins importantes ; le système orographique ne ressemble en rien à celui qu'on admettait jusqu'à ce jour.

La large chenille qui s'étale sur nos cartes, sous le nom de montagnes de Kong, est à supprimer : elle n'existe pas. Les sommets principaux des plus hauts massifs atteignent au maximum 1.800 mètres et n'ont qu'un commandement de 900 mètres au-dessus des terrains environnants ; il ne faut donc comparer les massifs les plus importants de cette contrée qu'aux Vosges de la basse Alsace, entre Saverne et Bitche.

Le massif le plus important de cette région est celui de Natinian-Sikasso. De son versant nord sortent les eaux qui vont au Niger, tandis que son versant sud donne naissance au Comoé et à la branche occidentale de la Volta. Ce massif se relie aux soulèvements du Fouta-Djalon, en formant ceinture au Bagoé par une série de petits plateaux et de rides desquels émergent de temps à autres quelques pics granitiques isolés ; c'est dans un de ces plateaux, au sud des sources du Comoé, que prennent naissance les rivières côtières qui débouchent dans les lagunes, entre Libéria et Grand-Bassam.

Au nord, le Natinian-Sikasso lance des contreforts peu élevés qui font infléchir le cours de la Volta occidentale, limitent le cours des affluents du Niger et se reliait au système du Hombori.

D'autres soulèvements isolés existent dans le Gourounsi septentrional et oriental ; l'un d'eux renferme le pic de Naouri dont le sommet atteint 1.800 mètres, tandis que le terrain environnant a 1.050 mètres d'altitude. Dans le Mossi et le pays de Kong, les plus fortes altitudes du plateau ont 800 mètres.

Vers la Volta, les terrains s'abaissent, les plaines basses et marécageuses abondent. Cependant, à l'ouest du Coranza, le massif du Fongoula contre lequel vient se heurter la Volta, force le cours d'eau à abandonner sa route nord-sud, pour prendre la direction ouest-est. Ce massif donne également naissance à la rivière Tain et à divers affluents secondaires qui vont grossir le Comoé.

Plus près de la côte, sur le parallèle de Bettié, le Comoé, le Bia et le Tanoë franchissent un bourrelet rocheux parallèle à la côte et donnant naissance à ces rapides qui entravent même la navigation en pirogue sur plusieurs milles.

Tel est sommairement l'aspect d'ensemble du système orographique de la boucle du Niger ; il en ressort qu'une fois à l'est du Bagoé, le Niger ne reçoit plus d'affluents

importants et que les eaux de la boucle alimentent les rivières secondaires de Lahou et de Dabou, et les fleuves Comoé et Volta ; il s'en suit que cette partie du bassin du Niger devra être diminuée de plusieurs degrés carrés sur nos cartes, et le cours des autres rivières considérablement augmenté.

Binger nous apprend également que certaines des régions qu'il a visitées offrent entre elles un contraste frappant comme constitution du sol et comme végétation.

Tandis que le sol du bassin du Niger est constitué de grès, de fer et d'argile siliceuse, le pays de Kong est plutôt granitique. Dans les terrains ferrugineux, la végétation est plutôt rabougrie, elle n'est luxuriante que dans les bas-fonds et les terrains humides. Dans le granit, les eaux sont rares, la température est très élevée de mars à juin, la moyenne est de  $-40^{\circ}$  à l'ombre le jour ; au soleil, avec la réverbération, elle est de  $60^{\circ}$  en moyenne.

Le Mossi, par sa situation élevée, est sec, propre à l'élevage ; les pâturages y sont abondants et les bois rares.

Dans le Gourounsi, au contraire, le pays est couvert, le sous-sol argileux est imperméable et laisse subsister des mares et des bas-fonds humides.

Enfin, vers le  $8^{\circ}$  degré de latitude, la végétation change d'aspect ; de nombreuses oasis à la végétation luxuriante et puissante couvrent le pays, les rivières ont de l'eau en toute saison, mais cette zone n'a que 50 kilomètres de profondeur : elle précède et est en quelque sorte une terre de transition qui sépare la végétation du Soudan proprement dit de celle des tropiques.

Du  $7^{\circ}$  degré 30 au golfe de Guinée, ce n'est qu'un rempart de végétation ; on voyage pendant vingt jours sans sortir de la forêt, on ne peut la traverser que le sabre d'abatis à la main. C'est sous cette végétation que se trouvent les gisements aurifères les plus riches.

À côté de tout cela, le capitaine nous indique nettement les zones de culture et les limites où l'on trouve les diverses essences d'arbres.

Au point de vue des diverses races, Binger a été en relations avec sept grandes familles ethnographiques :

1° La famille Mandé (mandingue, bambara, malinké, etc.) qui peuple les États de Samory, de Kong, une partie de Ouorodougou, du Kouroudougou, du Diammara, le Gondja, et qui a des colonies un peu partout : c'est la race envahissante par excellence ;

2° Le groupe de Siene-Ré ou Siéno-Fo, qui constitue la population des États de Tiéba, de Pégué, du Follona, du Djimini et d'une partie du Ouorodougou ;

3° Le groupe Gouroun-Ga, qui habite le Gourounsi et une partie du Boussang-Si ;

4° Le groupe Mo, qui habite le Mossi et qui semble apparenté avec le groupe Bimba (Gourma) ;

5° Le groupe Haoussa-Dogomba-Mampourga.

6° Le groupe Ashanti, Ton-Agni.

7° La famille Peul dont l'habitat est au nord des pays explorés par le capitaine, vers Djenné et le Macina. Quelques colonies seulement venues de ces régions ont réussi à se fixer dans la zone visitée ; elles ne descendent pas au sud du  $11^{\circ}$  degré de latitude.

À côté de ces sept grandes familles ethnographiques, il a rencontré d'autres peuples qu'il n'a pu qu'imparfaitement étudier et sur lesquels il s'étendra plus longuement dans l'ouvrage qu'il va publier.

Ce sont les Tagoua, les Samokho, Tourouga, Tousia, Mboin, Keréboro, Pallaga, Tagono, Komono, Dokhosié, Tiéfo, Bobo-Fing, Bobo-Oulé, Bobo-Dioula, Léna, Dafina, Nénégué, Somino, Kipirsi, Nonouma, Oulé, Dagari, Dagabakha, Bougouri, Lobi, Gâne, Diane, Lakhama, Lama, Youlsi, Tiensi, Nokhorissé, Tiansi, Mampourga, Dagomba, Gondja, Achanti, Ligouy, Diammoura, Ton, Pakhalla, Agni, Fallafalla, Kipirri, Kourou, etc. etc., sans compter les peuples de la lagune de Grand-Bassam.

En tout, plus de soixante peuples ayant évidemment des liens de parenté entre eux, mais parlant autant de langues et de dialectes différents.

Nous avons raconté en son temps que Binger était parti sans interprète, sachant le mandé seulement ; au cours du voyage, il a dû apprendre le siene-ré, un peu de samokho, le mossi, le grousi, le dagomsa-haoussa et quelques mots d'agni. Il rapporte plusieurs vocabulaires de ces diverses langues.

« Heureusement, dit-il, que les Mandé et les Haoussa sont essentiellement commerçants et qu'on les trouve un peu partout, fixés à l'état isolé dans toute la boucle du Niger. On peut donc dire qu'en sachant le mandé, le haoussa et l'arabe, même imparfaitement, on peut passer partout. »

Comme travaux topographiques, le développement total des itinéraires à la boussole, rapportés par le capitaine, atteignent 4.000 kilomètres, appuyés sur plusieurs observations astronomiques. Les itinéraires par renseignements atteignent près de 50.000 kilomètres. Tous ont été contrôlés, non seulement en divers pays, mais encore en diverses langues, ce qui leur donne un caractère de justesse appréciable.

Enfin, ce soldat voyageur ne s'est pas seulement contenté de rapporter des données scientifiques sur les régions inexplorées qu'il a visitées ; il en a aussi rapporté des documents précieux sur les industries locales, le commerce qui y est pratiqué et, par conséquent, sur les transactions possibles pour les Européens.

Il ne s'est pas borné à dire de telle ou telle ville : « C'est un centre commercial important, etc., etc. », comme l'ont fait beaucoup d'explorateurs qui n'ont pas daigné s'attarder à ces choses du commerce ; il a soigneusement noté tout ce qu'on pouvait rencontrer sur les différents marchés, les quantités, les prix, etc.

Pour Kong seulement, pendant les vingt jours de route qui séparent ce point de Bobo-Dioulassou, il a compté toutes les personnes qu'il a rencontrées pendant ses étapes. Des porteurs, avec 408 barres de sel, 36 charges de ferronnerie, 71 charges de graisse de sée et de cotonnades ont, d'après son carnet, croisé sa route.

Il estime, en conséquence, que l'importation annuelle de ces objets, à Kong seulement, serait de 1.200.000 francs. Si l'exportation est de même valeur, cela fait donc 2.400.000 francs. Ce sont là des chiffres réels. Sur les autres routes, il y a également un mouvement important.

Mais, ce qu'il a bien constaté, [c'est que les pays les plus commerçants, ceux qui sont le mieux outillés ne comptent ni sur la guerre, ni sur les esclaves pour s'enrichir](#). Ce n'est pas, disent-ils, le moyen d'arriver à la fortune. Donc, à nous de faire connaître dans ces régions les bienfaits de la civilisation et du travail, d'ouvrir des débouchés à ces peuples. Selon Binger, c'est là un moyen indirect, mais sûr, de supprimer l'esclavage, moyen qu'il juge préférable aux croisades qu'on nous prêche, et qui, d'après lui, ou avorteront misérablement ou feront plus de mal que de bien.

Tels sont les résultats obtenus pacifiquement par notre compatriote, le capitaine Binger. La Société de géographie de Paris lui rendra bientôt un solennel hommage, en lui décernant sa plus haute récompense, la grande médaille d'or. Qui n'applaudira à cette distinction si méritée. Et en terminant, ne peut-on dire avec M. Victor Cherbuliez :

« S'il est beau d'aller à Kong, il est encore plus beau de pouvoir y retourner et d'y être bien reçu, et de n'avoir laissé dans quelque village que l'on a traversé, une mare de sang qui crie contre vous. Nécessité n'a pas de loi, et il faut admirer les exploits des violents, mais il est permis d'admirer les prouesses d'un débonnaire, qui vend aux noirs du calicot et de la dentelle défraîchie, et ne tue personne.

Quand cet homme de paix est un soldat, son héroïque douceur n'en est plus que méritoire. »

\*  
\*       \*  
\*

Les efforts du capitaine Binger et de la brillante phalange d'officiers d'infanterie et d'artillerie de marine qui ont conquis et exploré l'énorme territoire qui s'étend du Niger à la mer ne seront productifs que si nous adoptons dans cette région une ligne de conduite ménageant à la fois les intérêts de la métropole et ceux des divers peuples soumis à l'influence française. Pour arriver à ce but, [il faut nous méfier d'abord de nos procédés bureaucratiques, faire de l'administration intelligente, ne pas chercher à acclimater en Afrique occidentale notre Code civil et nos mœurs de gouvernement](#) ; il faut surtout ne donner la direction de ces pays neufs qu'à des hommes y ayant vécu, les connaissant bien, capables de comprendre les aspirations des populations primitives qui les peuplent et de les amener peu à peu à la civilisation, en améliorant leur sort et en les protégeant d'une façon efficace.

Méfions-nous aussi de nous-mêmes et avant d'assumer de nouveaux droits de protectorat, pénétrons-nous de cette idée qu'à tout droit est attaché un devoir. Notre tâche politique, dans le Soudan Français, n'est certes pas exempte de difficultés. Autour des petits États placés sous notre influence et que nous avons détachés des griffes des grands conquérants soudaniens, se trouvent des grands chefs avec lesquels nous avons des traités de protectorat qui, diplomatiquement, les placent sous notre dépendance, mais en réalité, ces mêmes chefs nous considèrent comme des ennemis et nous suscitent toute sorte de difficultés. Ce sont au nord, le sultan Ahmadou qui domine à Nioro et dans l'angle compris entre le Sénégal, le Bakhoy, le Baoulé et à Ségou à l'est, Samory qui règne sur la rive droite du Niger et nous sépare des pays récemment placés sous notre protectorat par le capitaine Binger ; au sud et à l'ouest, les almanys du Fouta-Djalon, qui nous coupent de nos établissements des rivières du Sud. Telle est, au point de vue politique, notre situation dans le Soudan Français. Le noyau des petits États qui ont accepté notre domination ne restera fidèle qu'autant que nous les protégerons efficacement, contre les ambitions et les rancunes de leurs anciens maîtres.

Au point de vue commercial, tout est à faire ; les grands chefs interceptant les caravanes, on n'enregistre aucune augmentation du mouvement d'échanges vers la mer par le fait de notre occupation du triangle Bafoulabé-Siguiri-Nyamina. Nos possessions directes sont vraiment étouffées dans le cercle hostile qui les enserre. C'est donc à briser ce cercle que nous devons nous appliquer. Les empires nègres du Soudan occidental se désagrègent aussi vite qu'ils se forment. Créés par la guerre, ils disparaissent par la violence ; dans leurs victoires et leurs défaites, ils sèment chez eux et autour d'eux la ruine et la dépopulation. Binger nous a fait un tableau vivant de la puissance réelle de Samory qu'on croyait hier encore un grand souverain.

Notre politique doit donc s'appuyer sur les petits États. Il faut ouvrir chez eux des voies de communication, encourager la culture, créer des écoles, montrer en un mot que nous sommes les vrais protecteurs de ces pays. Il faut aussi laisser aux indigènes l'administration directe et ne pas nous immiscer dans les détails de cette administration. Nous constituerons ainsi des centres d'attraction où viendront se grouper autour de notre drapeau tous les proscrits, tous les indigènes avides de repos et désireux de jouir en paix du fruit de leurs labeurs. Mais plus de grandes enjambées Consolidons notre position dans toutes les directions et étudions les moyens de faire converger le commerce du Soudan vers nos établissements du Sénégal et des rivières du Sud. Lorsque le Niger sera relié au Sénégal par une bonne route munie d'un chemin de fer à voie étroite, quand nous commanderons les principaux passages qui mènent à nos Rivières du Sud, quand nous aurons développé la navigation du Niger, nous aurons fait un grand pas en avant et ceux qui ont sacrifié leur vie et leur santé, tant travaillé pour la conquête du Soudan occidental pourront entrevoir avec confiance l'avenir de ce vaste territoire.

Les produits qui prennent la route du Maroc et du Bas-Niger afflueront alors dans nos comptoirs ; l'esclavage disparaîtra et avec lui les guerres qui n'ont souvent d'autre but que le trafic du bétail humain ; de grandes villes se créeront sur les bords de ce Niger dont les eaux silencieuses traversent aujourd'hui des régions ruinées et désolées par les déprédations des conquérants. Le fleuve sera sillonné de bateaux à vapeur, messagers de paix et de progrès, etc. C'est alors qu'on pourra dire seulement que l'œuvre de pénétration de la France au Soudan occidental a été féconde et que notre génie colonisateur a su créer là un vaste empire. Jusqu'à présent, nous ne voyons que le but ; mais qu'il ne soit pas un rêve ! Il faut, en marchant en avant, s'imposer un objectif bien défini et se dire que la période héroïque de conquête doit faire place à un établissement définitif, bien compris, à visées pratiques, favorisant le commerce et améliorant le sort des êtres humains dont nous avons pris charge. C'est d'ailleurs la ligne politique qu'on va chercher à appliquer ; elle sera productive si nous savons arrêter les idées belliqueuses et nous imposer aux Soudaniens bien plus par la diplomatie que par les armes.

Les gravures ci-dessous sont extraites du *Tour du Monde* (Deux campagnes au Soudan Français, par le colonel Galliéni), et du tome XII, de la *Géographie universelle*, de E. RECLUS. — Nous les devons à l'obligeance de la librairie Hachette.

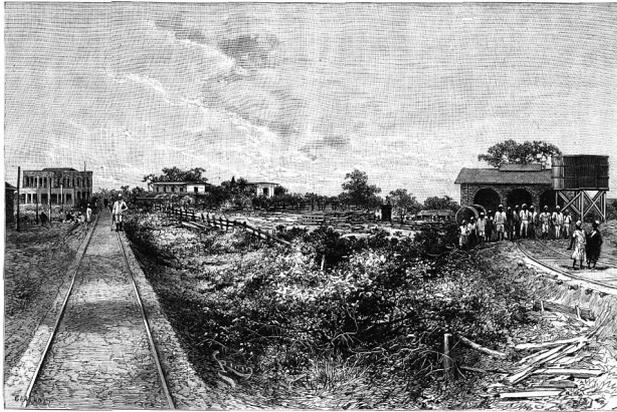


Le capitaine Hingor (gravure de l'illustration).



D'après Bartholin.

Tombouctou.



Entrée de Kayes en 1887.



Sidi, le chef de Kayes.



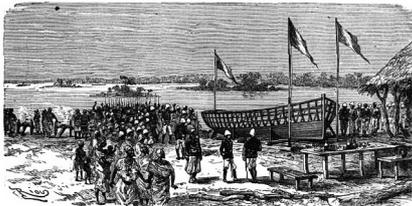
Soldat d'infanterie de marine au Soudan.



Partage des femmes de Muhammad-Lamine.



Cavalier Toucouleur.



Baptême de la canoëiste le Maga.



Les petits otages.



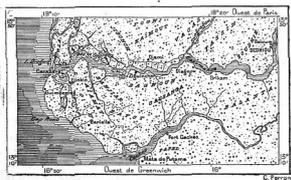
Fort de Badambé.



D'après l'Etat Major.

Chemin de fer en construction.

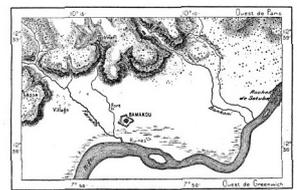
Bafoulabé.



Tribus de la Casamance.



Le marché de Kayes.



Sur la rive gauche du Niger.

Bamakou.



Les lions de Koussah.

# RETOUR EN AOF (1927) : extraits

## LE MERVEILLEUX VOYAGE

### IV. — DE BOUAKÉ À KONG par L.-G. Binger, gouverneur général honoraire des colonies (*La Dépêche coloniale*, 9 août 1927)

Nous sommes arrivés à Bouaké par une nuit noire et malgré cela, peut-être aussi un peu à cause de cela, nous y sommes reçus par un tam-tam monstre qui a réuni plusieurs milliers d'indigènes. Des orchestres ayant une certaine analogie, un peu lointaine malgré tout, avec nos fanfares européennes, nous suivent jusqu'à la résidence, où nous sommes reçus.

Le lendemain matin dès la première heure, nous visitons la ville qui est certainement l'un des coins les plus charmants de la Côte d'Ivoire. D'immenses avenues, bordées de manguiers et de flamboyants, aèrent les quartiers européens et mettent une note de fantaisie dans la stricte ordonnance des constructions de pierre.

Un marché excessivement important et auquel accourent les indigènes des environs, se tient sur la grande place. Le trafic est intense, et coupé seulement du cri aigrement modulé des mégères appelant les acheteurs.

Un peu plus tard, nous visitons les troupes. Nouveau prétexte à tams-tams.

Dans l'après-midi, après la sieste, nous partons à la ferme-école aménagée dans les environs de Bouaké, et sommes surpris de tous les progrès mis à la portée des indigènes. Sur le chemin du retour, nous trouvons plusieurs sociétés cotonnières superbement installées ; l'une d'elles file et tisse sur place les produits récoltés, et le directeur nous donne un pagne fort bien travaillé.

Le soir nous sommes reçus au cercle où, de la manière la plus aimable du monde, on nous souhaite la bienvenue.

\*  
\* \* \*

Le lendemain dans la matinée, nous quittons Bouaké pour rendre visite en passant aux missionnaires de Katiola. Là, un jeune noir me remercie en termes émus d'avoir le premier appelé les missionnaires en Côte d'Ivoire.

Nous arrivons vers midi à Niangbo, où nous sommes reçus par des feux de salve, tandis que des flûtes et des balafons nous donnent une aubade, peut-être un peu discordante, mais il est certain que les musiciens y mettent tout leur cœur.

Dans le courant de l'après midi, nous partons pour Jatire Saba, où se continuent les travaux d'aménagement du chemin de fer.

Nous traversons pendant notre randonnée d'immenses soulèvements rocheux aux allures titanesques, sur lesquels la lumière crue met des tons de feu, faisant ressortir à l'extrême les arêtes et les fissures, et le coup d'œil est grandiose.

L'ingénieur chargé des travaux veut bien nous expliquer plusieurs choses techniques. Il m'assure aussi, que les « Mossi » sont les meilleurs terrassiers du monde, et m'affirme que dans ces contrées où les travaux sont d'une grosse difficulté, il compte faire avancer la plate-forme d'une quarantaine de kilomètres par an.

Nous retournons à Niangbo, d'où le lendemain des automobiles nous emmèneront vers Kong. Nous avons remarqué en passant que ces régions sont restées aussi giboyeuses que lors de mon premier voyage et pendant les quelques kilomètres de notre randonnée, nous avons aperçu plusieurs troupeaux d'antilopes, sans oublier des perdreaux en compagnies nombreuses et des pintades.

Et demain c'est Kong, Kong qui m'a déjà envoyé à Grand-Bassam un émissaire en la personne de mon vieil ami Bafotigué Dao, avec lequel j'ai causé pendant de longues soirées, lors de mon premier passage, sous le gros arbre vert qui s'étendait devant ma case.

Depuis notre débarquement, Bafotigué ne m'a plus quitté. Son amitié au reste est un peu encombrante, car il s'installe à chaque étape dans ma chambre à coucher, et lorsque j'ai besoin d'être seul, je suis obligé, pour ne pas le blesser, à des circonlocutions terriblement embarrassées. Après plusieurs minutes, où je cause tout seul, il consent généralement à sortir, mais il s'assied devant ma porte comme pour m'empêcher de me sauver avant d'être retourné dans son pays. où, m'a-t-il dit, les « vieux » m'attendent.

\*  
\* \* \*

Bafotigué a un cœur d'or et une mémoire excellente ; c'est un vieux morceau de papier, sa mémoire, sur lequel il a marqué, en arabe, les faits saillants de notre amitié, et de temps à autre, il m'en parle.

C'est ainsi qu'il m'a rappelé qu'à la naissance de sa septième petite fille, comme sa vue baissait, je lui ai envoyé une paire de lunettes. Il sait l'âge de mes fils et il appelle M<sup>me</sup> Binger Maman, absolument comme s'il était de la famille. Il m'assure aussi qu'il a fait de son mieux depuis mon départ pour que les femmes qui sont venues me connaissent et m'honorent et il me dit ainsi inlassablement des choses agréables.

Je suis vraiment plus ému et touché que je ne pourrai le dire de cette amitié qui fut spontanée dès mon arrivée à Kong pendant ma mission, alors que j'étais son hôte, et qui, depuis, a résisté à quarante années d'absence, et je songe, un peu mélancolique, que, malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi.

Lui Bafotigué, soucieux de la réception de sa ville, est parti ce soir en fourrier et demain, il m'attendra, sous le gros arbre vert, au même endroit où je le vis pour la première fois il y a quarante ans, lorsque j'entrais dans la ville juché sur mon bœuf porteur et suivi de mon maigre convoi.

---

## V. — KONG LA MORTE

(*La Dépêche coloniale*, 16 août 1927)

La promenade en auto qui, en trois heures, nous conduit de Niagbo à Kong, serait sans histoire, n'était dans le matin délicieux d'Afrique, alors que le soleil n'est pas encore trop haut sur l'horizon, la rencontre de quelque gibier.

Mais plusieurs minutes avant d'arriver, je suis stupéfait. Kong que j'ai connue peuplée de 30.000 noirs ; Kong, qui dégageait comme Tombouctou, et peut-être mieux encore, un lourd parfum de mystère, Kong aux montagnes légendaires et inexistantes, Kong la religieuse, est aujourd'hui morte.

Les ruines, les choses abandonnées, surtout lorsqu'on les a connues en pleine vie, émeuvent en nous certains sentiments secrets et nous touchent profondément par leur poésie triste. Lorsque nous nous souvenons de ce qu'elles furent, nous éprouvons comme une grande déception inavouée que nous cachons au plus profond de nous

mêmes et, immédiatement, l'esprit se reporte en arrière, de même que lorsque nous voyons le portrait d'un être cher et disparu, sans effort notre mémoire nous redonne l'illusion de sa présence. Et ceci est exactement ce que j'ai éprouvé à mon arrivée à Kong.

\*  
\*     \*

Je me suis souvenu des mille légendes soufflées de bouche en bouche par tout le Soudan, et dont quelques-unes étaient parvenues jusqu'à la côte. De nombreux détails de mon séjour me revenaient à l'esprit.

Le marché, par exemple, avec sa profusion de kolas, les cris des matrones et les discussions interminables qui précédaient l'achat de quelques poignées de riz.

Ou bien les grandes prières des musulmans, le soir au coucher du soleil, lorsque le murmure saint monte tout droit dans l'atmosphère qu'aucun souffle de vent ne vient troubler, comme si, d'un seul élan, l'incantation pieuse partant du cœur des fidèles allait retrouver Allah et son prophète là-bas très haut.

Ce sont les soirs de repos, et les conversations avec Bafoligué où je jouis d'autant plus de l'impression de sécurité que tout contribue à me donner, que j'ai passé par de rudes épreuves auparavant, pendant mon séjour dans le camp de Samory.

Ce sont aussi les soirs de fête, lorsque se mêlait le son grêle des balafons au mugissement sourd des olifants, tandis que les notes aigres des flûtes indigènes étaient couvertes par le roulement monotone et continu des tam-tams, et avec tout cela l'énerverement des danses.

Aujourd'hui, les avenues semblent plus grandes. [Des 30.000 habitants de jadis 1, il en reste peut-être quinze cents.](#) Il est vrai que ceux-ci me font une vraie fête. Je vois une des filles de l'ancien chef qui me comble d'amitiés et une vieille femme qui m'avait vu lors de ma mission ne cesse de m'appeler lieutenant, en me prodiguant les salutations innombrables de ces pays charmants où personne (je parle des indigènes) n'est pressé.

Aussitôt après, nous recevons les cadeaux que veut un usage millénaire. Ils sont en quantité et aussi variés que le permettent les ressources des donateurs. Tel qui est pauvre apporte des œufs ou du lait, quelquefois du riz, souvent des gâteaux indigènes, un autre donne des poulets, un dernier des moutons.

On nous montre ensuite l'endroit où j'ai habité pendant mes différents séjours. La case elle-même fut détruite lors d'une des formidables razzias de Samory. Mais l'emplacement reste inviolé ; et chose touchante et qui montre bien le culte du souvenir que peuvent avoir ces simples, une plaque commémorative sera apposée à cette place même par les soins de la population indigène.

Je suis vraiment touché de tant de marques d'amitié. Je suis surtout touché que ces sentiments aient résisté au temps, à l'inexorable temps qui si souvent chez nous balaie le souvenir du cœur des hommes.

Nous déjeunons au campement tandis qu'autour de nous, Kong est reprise par le silence.

Nous allons, dès cet après-midi, nous diriger sur Ferkessedougou, et ce n'est pas sans un serrement de cœur que je vais quitter cet endroit ; je me souviendrai des réceptions qui m'y furent faites, aussi bien de la première que de la dernière, et je crois bien que dans mon souvenir, Kong sera éternellement la ville endormie, où les légendes

---

<sup>1</sup> Il ne parlait jadis que de 12 à 15.000... La ville fut ravagée par Samory en 1897-1898. « La ville de Kong, qui comptait plus de 10.000 habitants lorsque le capitaine Binger la visita pour la première fois en 1888, a été complètement détruite et rasée de fond en comble par le conquérant soudanais. Grâce aux efforts d'une administration vigilante, les plaies de la guerre se cicatrisent chaque jour ; Kong renaît de ses ruines et compte déjà plus de 2.000 habitants. » (*La Dépêche coloniale*, 13 octobre 1901).

sommeillent au pied des manguiers verts, tandis que Bafotigué Dâo, que l'âge a un peu appesanti, sommeille lui aussi sous le gros arbre où j'aimais à m'asseoir.

---

## NOTES ET LECTURES

### UNE EXPLORATION DE BINGER RACONTÉE PAR LUI-MÊME (*La Dépêche coloniale*, 1<sup>er</sup> novembre 1932)

Le gouverneur général Binger a publié dans le beau livre « Les Bâtisseurs des Mondes », — enquête de notre excellent confrère Jean-Renaud, — ce récit simple et émouvant sur ses projets d'exploration de la Boucle du Niger.

C'est pour nous un très grand plaisir de donner aujourd'hui cette page qui n'est pas d'un littérateur en mal d'exotisme, mais d'un homme d'action qui a contribué à grandir l'imperium français d'un large morceau d'Afrique occidentale. En élevant récemment le gouverneur général Binger à la haute dignité de grand officier de la Légion d'honneur, le gouvernement s'est honoré lui-même en honorant la grande famille des coloniaux.

Je m'étais ouvert de mes projets d'exploration de la boucle du Niger à M. Verdier, de la Rochelle, représentant de notre autorité à Grand-Bassam, mon but étant de relier le Sénégal et le Soudan à notre établissement du golfe de Guinée.

M. Verdier désirait me voir entreprendre ma mission avec point de départ Bassam, tandis que j'avais choisi Bamako comme base, pour plusieurs raisons.

1° Le but de mon voyage devait rester inconnu aux autorités anglaises du Gold Coast ;

2° Un voyage de deux ans ne peut s'effectuer avec des porteurs, et à la Côte de Guinée les animaux de bât n'existent pas ;

3° Les chefs et roitelets des populations côtières sont sans influence et sans autorité suffisante.

Au contraire, au départ de Bamako, je jouissais au moins pendant les premières étapes du prestige et de l'influence acquis par les autorités militaires et civiles du Haut-Niger.

J'y retrouvais d'anciens et fidèles serviteurs ayant déjà servi sous mes ordres, enfin, j'étais familiarisé avec la langue principale des marchands soudanais des dioulas.

M. Verdier se remit à mes raisons, je décidai que mon retour s'effectuerait sur Grand-Bassam et qu'il s'emploierait à me le faciliter, en me faisant parvenir un ravitaillement à Kong, pour les premiers jours de 89.

Pendant ces deux ans qui nous séparent, ajouta M. Verdier, le nécessaire sera fait pour faciliter votre passage de l'intérieur à la Côte.

Je me rencontrais avec Treich, avec un retard de quelques jours seulement pour des causes indépendantes de notre volonté à tous les deux.

Treich me connaissait de nom, j'ignorais le sien, l'entrevue ne fut pas moins émouvante ; les présentations se sont réduites comme il devait être, entre nos bras.

Il me mit au courant des principaux événements survenus pendant mon absence, me donna des nouvelles de ma mère, qui avait porté mon deuil durant sept mois, car, ajouta-t-il, ce n'est que tout récemment, il y a quelques mois à peine, qu'on a acquis la certitude que vous étiez en vie.

Après quelques jours de repos à Kong, nous avons hâte tous les deux de prendre la route de retour.

Treich était épuisé par les fièvres et un surmenage excessif ; je ne valais guère mieux après deux ans de fatigues et de privations.

Treich, d'ordre de M. Verdier, avait mis les années 87 et 88 à profit pour faire de la pénétration, il y avait, du reste, parfaitement réussi, tous les chefs et roitelets avoisinant la colonie anglaise s'étaient placés sous notre protectorat. Il ne restait à traiter qu'avec

le Djimini et l'Anno, aussi avions-nous d'un commun accord, quoique très fatigués, abandonné la route de retour de nos récents alliés pour atteindre le Comoé par sa rive droite et utiliser si possible le fleuve par une descente en pirogue — quoique la navigation y fut précaire et interrompue par des barrages et des rapides.

Ces obstacles ne comptaient plus pour nous, la côte était proche, nos pensées allaient vers ceux qu'on aime. On pagayait dur et il était agréable, après deux semaines de navigation, d'atteindre, dans la dernière journée, Alépé et la chaloupe de l'État, le *Diamant*.

Le désir d'aller trop vite manqua de nous être funeste. Nous naviguions par nuit d'encre fréquente sous les tropiques, nous hélant d'une pirogue à l'autre, tandis que les hippopotames, mufles dehors, rasaient nos faibles esquifs, redoutant à chaque instant d'être chavirés.

Notre faiblesse extrême ne nous aurait pas permis de gagner les rives dans l'obscurité.

Redoutant un accident, nous avons amarré au banc de la pirogue, nos documents renfermés dans des tubes lutés à la cire. — Au moins, ainsi disait Treich, les résultats de la mission ne seront pas perdus s'il nous arrive malheur.

Après ces quelques heures d'angoisse, nous répondions au qui-vive du *Diamant*. C'était le salut.

BINGER.

---

Les « Carnets » de Binger  
(*Le Temps*, 4 juillet 1938, p. 1, col. 3)

Le même jour que l'on inaugurerait, à L'Isle-Adam, où il est mort, le monument du gouverneur Binger, son fils Jacques Binger, MM. René Bouvier et Pierre Deloncle, faisaient paraître ses *Carnets de route*, juste et nécessaire complément des deux admirables volumes, *Du Niger au golfe de Guinée*, parus en 1892, et dans lesquels le grand voyageur avait, au moment même, relaté son expédition. Je viens de les lire, ces *Carnets*, avec une émotion profonde. J'y ai retrouvé l'homme, tout entier, simple et grand, sage et de belle humeur, et chargé de tant de prestiges, dont les aventures avaient enchanté mon enfance, tel enfin que je l'ai connu, dans son intimité familiale, et dans sa paisible retraite, en ce petit bourg d'Ile-de-France, où il était venu finir sa vie utile et glorieuse. Sa pacifique conquête du Niger — pas un coup de fusil tiré sur un homme ! — date déjà d'un demi-siècle. En dépit de tardifs honneurs officiels, Binger était bien un peu oublié. Mais lui, sans amertume, il n'oubliait pas. Son extraordinaire aventure demeurait présente à son esprit, aussi vive qu'au premier jour. Les belles histoires qu'il contait, et les savoureuses anecdotes ! Et, quoiqu'il fût la modestie même, comme il savait, en réaliste, ce qu'il avait fait, et à quelle œuvre magnifique il avait attaché son nom, en ces deux années de découverte où, de Bamako à Grand-Bassam, il avait accompli le projet, qu'il s'était fixé au départ, de « noircir un des grands blancs de la carte d'Afrique », et de donner à la France ce territoire deux fois plus grand qu'elle !

En lisant ces *Carnets* intimes, et ces souvenirs dictés à son fils, où je retrouvais l'écho des historiettes si souvent entendues de sa bouche, je me dis que nous sommes souvent bien ingrats, par légèreté. Certes, nous avons le goût des grands hommes, mais nous attendons qu'ils soient morts pour les trouver tels, leur faire des funérailles nationales et leur élever des monuments. Binger était le type de ces grands hommes à l'antique, modestes, retirés, sans rancune ; au surplus malicieux et gai, et d'une simplicité parfaite ! Bien souvent, le voyant au joli marché du vendredi, à L'Isle-Adam, pressant sur sa large poitrine un melon choisi avec soin, ou devisant à petits pas dans son jardin, je me suis dit : « C'est Cincinnatus. » Mais il remplaçait la charrue par la culture des

dahlias. Il y a une merveilleuse continuité dans l'homme. Au milieu des allées de son potager, ce Binger de quatre-vingts ans était le même, occupé de semis et de repiquages, que le jeune lieutenant du temps de la conquête du Niger, emportant dans son bagage des graines de légumes français à planter dans l'occasion pour subvenir à sa nourriture, si par cas il lui arrivait d'être retenu trop longtemps prisonnier par quelque roi nègre.

Voilà de ces menus détails enchanteurs pour l'imagination, dans la vie de ces hardis chefs d'entreprise, que leur gloire risque trop souvent de mettre à part de la commune humanité. Celui-là, au contraire, était si humain, d'une sagesse si raisonnable ! Les héros à cheval sont beaux et flatteurs, mais je ne sais pas si le héros à pied n'est pas plus remarquable encore. Et Binger, était de ceux-là : terrestre et pédestre, en ses aventures où rien n'avait été laissé à l'aventure, au hasard. C'est le charme de ses *Carnets* comme de son *Voyage*, que tout y soit si bien prévu, si combiné, si logique et si réfléchi : tout fondé sur l'observation, et la connaissance précise des choses, l'invention aidant au besoin. La façon dont il apprit en cours de route le langage mandé, qu'il ignorait, Zadig n'aurait pas trouvé mieux. Il était parmi des sauvages, sans les entendre plus qu'il n'était lui-même entendu d'eux, et cherchant la clef capable de lui ouvrir ces âmes confuses. Il ne lui fallait qu'une première phrase : « Qu'est-ce que c'est ? » Il mit sa montre sur un mouchoir, devant la porte de sa cage. Une petite fille s'approcha, et, désignant du doigt l'objet brillant, elle dit : *A ko di ?* Binger prononça le mot *montre* ; et l'enfant répéta le mot montre. Binger en conclut que ce mystérieux *A ko di* exprimait l'interrogation. Il le répéta à son tour, en désignant le bout de son nez, dont la petite lui dit le nom dans son langage. Puis d'autres objets, ainsi de suite, jusqu'à faire un vocabulaire, élémentaire mais suffisant... J'aime beaucoup cette petite histoire, par quoi Binger nous livre plaisamment l'un des secrets de son art de communiquer avec d'autres hommes, qui n'avaient jamais vu de blancs avant lui. Supérieur en cela à Robison, qui ne s'est pas donné la peine de nous apprendre comment il a, pour la première fois, pris contact avec Vendredi. Communiquer avec les hommes, à travers les mots, c'est déjà bien. Il y faut encore autre chose : l'art de persuader, étant juste. C'est une brave-négresse de Ouagadougou qui a révélé à Binger, qui l'ignorait peut-être, le secret essentiel de sa réussite : « Tu es bon. Les noirs l'ont appris. »

Émile Henriot.

---

## AU JOUR LE JOUR

---

Le monument de Binger a été inauguré hier  
Le rôle de Faidherbe et de M. Hanotaux  
(*Le Journal des débats*, 27 juin 1938)

Pendant que l'on inaugurait, hier, à L'Isle-Adam, l'un des bourgs de l'Île de-France demeurés typiques, le monument érigé à la gloire de l'explorateur Binger, qui y mourut l'an dernier, j'avais le privilège d'être reçu par M. Gabriel Hanotaux. L'éminent historien et homme d'État, complètement remis d'une congestion pulmonaire contractée à Orléans, lors des fêtes de Jeanne d'Arc, est, en effet, avec Faidherbe, le grand artisan de cette exploration de la Côte d'Ivoire, dont voici le cinquantenaire, qui est, en somme, à l'origine de l'expansion coloniale de la Troisième République. Ce n'est pas en quelques lignes qu'il est possible de préciser, même brièvement, les conditions où naquit et put s'affirmer une telle entreprise, et M. Hanotaux ne permettrait pas que soient utilisés ainsi les renseignements historiques, d'un exceptionnel intérêt, fournis au cours d'une conversation privée. Néanmoins, les *Carnets de route* de Binger, qui vont paraître, annotés et commentés par son fils Jacques et par MM. René Bouvier et Pierre Deloncle,

portent en épigraphe, extraits du texte de l'explorateur : « Sans les interventions miraculeuses du général Faidherbe et de Gabriel Hanotaux, je n'aurais jamais pu obtenir cette mission. »

Il s'agit de la mission commencée en 1887 (départ de Bamako le 1<sup>er</sup> juillet) pour aller trouver, l'almany Samory qui assiégeait Sikasso. Parvenant, après un peu moins de trois années d'efforts, de risques, de souffrances et d'aventures sans nombre à traverser la Côte d'Ivoire et à atteindre Grand Bassam en mars 1890, Binger fournissait des notions précises à nos dirigeants et à nos ethnologues sur les différents territoires constituant la boucle du Niger. L'œuvre antérieure accomplie au Sénégal par Faidherbe ne demeurait plus une réussite circonscrite ou isolée. L'essor « impérial » de la France s'affirmait. M. Hanotaux était alors, depuis un an, à la tête du Service des protectorats, désignation sous laquelle on englobait tout ce qui concernait nos territoires d'outre mer, qui, depuis le premier cabinet Dufaure, dépendaient du ministère de la marine et ne disposaient d'un sous-secrétariat (toujours rattaché rue Royale) que depuis le 19 février 1888. M. Hanotaux n'avait pas attendu cette date pour intervenir au Quai d'Orsay, où il était entré sous les auspices de Gambetta cinq ans auparavant, appelé à un poste de haute confiance. Mesurant l'intérêt de l'exploration de la boucle du Niger, pour laquelle Faidherbe avait promis son appui, il avait joué, notamment, le rôle que Binger précise en ces termes : « La grande question était de réunir les fonds nécessaires. La chose fut facilitée auprès de la Marine par l'amiral Aube, ministre de la marine, beau-frère du général Faidherbe, et, d'un autre côté, par les bons offices de M. Gabriel Hanotaux, qui obtint de M. Flourens, ministre des affaires étrangères, une subvention égale à celle de la marine. Ces subventions s'élevaient chacune à 17.500 francs, soit au total, 35.000 francs. » Le franc n'était pas dévalué...

Fait curieux : M. Hanotaux avait déjà eu l'occasion de « collaborer » avec Faidherbe. Adolescent, le hasard lui avait fait conduire au moulin de Touvent, à la mi-janvier 1871, Faidherbe et son état major, rencontré dans les rues de Saint-Quentin, où M. Hanotaux achevait ses études de lycéen.

La mission Binger et ses suites comportent, certes, du point de vue de l'influence exercée en ce domaine par M. Hanotaux, jusqu'à la convention de 1898, d'autres indications. L'occasion d'un développement nous sera procurée un jour. Qu'il suffise d'ajouter que Waddington, plaisantant M. Hanotaux sur sa foi coloniale, déclarait que « tous ces voyages autour du lac Tchad équivalaient à une politique à la Jules Verne ». Or, l'historien de nos colonies, M. Maurice Besson, évoquant les résultats de l'œuvre de Binger et les réalisations de cette époque, y discerne « le premier acheminement vers la formation de véritables colonies ».

GAËTAN SANVOISIN.

---

Un livre sur Binger  
(*La Journée industrielle*, 4 août 1938)

Une vie d'explorateur, carnets de route annotés et commentés par Jacques Binger, René Bouvier et Pierre Deloncle. vient d'être éditée chez F Sorlot. 7 rue Servandoni, à Paris, avec ce frontispice à M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, pour acquitter la dette de gratitude reconnue par Binger lui-même : « Sans les interventions miraculeuses du général Faidherbe et de Gabriel Hanotaux, je n'aurais jamais pu obtenir cette mission ! »

---

BIBLIOGRAPHIE

---

LES CARNETS DE ROUTE DE BINGER  
(*Les Annales coloniales*, 15 août 1938)

Ces « Carnets » ont été rassemblés par Jacques Binger, fils du grand explorateur, et commentés par René Bouvier, de l'Académie des Sciences coloniales.

On y, retrouve toute la simplicité cordiale et l'humour de Binger.

Ils mettent fin, nous l'espérons, à la navrante polémique dans laquelle un comité Treich-Laplène discute les mérites de Binger. Binger, son fils, ses commentateurs rendent justice à Treich-Laplène en attribuant à chacun la légitime part de gloire qui lui revient.

En plus des souvenir personnels de Binger, cet ouvrage comporte une bibliographie assez complète de la littérature soudanaise et de nombreuses notices biographiques, sur d'anciens coloniaux trop oubliés.

C'est le complément indispensable à l'hommage rendu à Binger, le 10 novembre 1936, par le gouvernement, par ses admirateurs et par la nation tout entière.

---

Pour les nombreux hommages reçus par Binger,  
voir le chapitre [Binger, gouverneur de la Côte d'Ivoire](#), seconde partie

---

## UNE LECTURE CRITIQUE DE BINGER : Francis SIMONIS

Louis-Gustave Binger  
et les Jula de Kong : une autre lecture  
par Francis SIMONIS,  
université Galatasaray, Istanbul (Turquie).  
(*Revue française d'histoire d'outre-mer*, t. 83 (1996), n° 312, p. 29 à 40)

Dans le récit du voyage qui le conduisit des rives du Niger à la côte du golfe de Guinée de juin 1887 à mars 1889, Louis-Gustave Binger dresse un portrait très négatif de l'Africain. Inculte, stupide, paresseux et vorace, il est bien inférieur à l'Européen. Quant au sauvage, c'est un être nu et grossier qui cumule les défauts des autres Noirs, parce qu'encore à l'état de nature. Le Jula de Kong, à l'inverse, est le maître de la brousse, le nègre d'élite à la fois proche et différent mais surtout facile à comprendre. L'islam, loin de s'opposer à la civilisation et au progrès de l'influence française en Afrique, apparaît alors comme un auxiliaire potentiel du colonisateur. En fait, il semble que Binger se soit mépris sur les intentions réelles des Jula et sur leur influence. Totalement dépendant de ses guides, conseillers et protecteurs, il nous transmet l'image des sociétés soudaniennes qui avait cours à Kong, son discours permettant de saisir le système de pensée et de représentation du monde des Jula.

[30] «Aucune bonne fée ne se pencha sur le berceau de Louis-Gustave Binger », a fait remarquer Henri Brunschwig <sup>2</sup>. Aucune bonne fée, mais beaucoup d'historiens !

---

<sup>2</sup> Henri BRUNSCHWIG, « Louis-Gustave Binger. Un self made man français », in *African Pro-consuls*, Stanford, Hoover Institution, 1978, rééd. BRUNSCHWIG, *L'Afrique noire au temps de l'empire français*, Paris, Denoël, 1988, p. 133-155.

Personne n'ignore le vivant récit qu'il a laissé de son voyage des rives du Niger à la côte du golfe de Guinée de juin 1887 à mars 1889 <sup>3</sup>.

Bien plus, travaux, thèses, ouvrages historiques ou anthropologiques relatifs aux régions de la boucle du Niger sacrifient comme à un rite à l'évocation de son voyage. Une nouvelle lecture de son récit semble pourtant nécessaire, à la lumière de l'ensemble de ses œuvres et de témoignages oraux recueillis en Afrique.

On s'accorde à reconnaître que Binger a le premier prouvé l'inexistence des montagnes de Kong qui hantèrent pendant longtemps géographes et voyageurs.

Cette idée a été développée naguère par Emmanuel Terray dans un article remarqué des *Cahiers d'études africaines* <sup>4</sup>, et l'explorateur lui-même a tout fait pour l'accréditer. N'écrivait-il pas avec condescendance à son retour de voyage que cette chaîne n'avait jamais existé « que dans l'imagination de quelques voyageurs mal renseignés »<sup>5</sup>. Pourtant, les mythiques montagnes étaient bien aplanies avant son arrivée à Kong en février 1888, puisque Binger ne croyait déjà plus en leur existence en 1886 et qu'Élisée Reclus signalait l'absence de montagne dans la région dans sa *Nouvelle Géographie universelle* en 1887 <sup>6</sup>.

De la même manière, il est admis que le voyage de Binger fut pacifique et se passa sans le moindre incident. « Tout au long de sa longue route de vingt mois, écrivait Pierre Deloncle, suivi depuis par de nombreux auteurs, il ne tira pas un coup de feu, pas un de ses hommes ne tira un coup de feu sur un être humain »<sup>7</sup>. Une lecture attentive de Binger fait cependant apparaître que l'explorateur abattit personnellement un voleur le 3 juin 1888, ce dont il ne faisait pas mystère <sup>8</sup>.

[31] Une étude critique des écrits de Binger s'impose donc plus que jamais.

Bien sûr, personne ne prend plus au pied de la lettre les affirmations du voyageur, et beaucoup estiment que son œuvre nous apprend plus de choses sur sa propre mentalité que sur les sociétés africaines qu'il prétend décrire. On peut cependant se demander si une nouvelle interprétation de l'œuvre de Binger n'est pas souhaitable.

### À PROPOS DES SAUVAGES

Dès les premières pages de son récit, Binger présente le Noir non islamisé comme une brute inculte et grossière. Les premiers jours d'une exploration sont toujours pénibles, fait-il remarquer, le personnel n'étant « pas encore dressé » <sup>9</sup>. Il s'agit alors de donner un semblant d'éducation à des êtres frustes et mal dégrossis.

Les Noirs, à l'image des Senufo de Kurula, se mouchent et crachent contre les murs sans la moindre gêne <sup>10</sup>. Si d'aventure l'un d'entre eux se comporte différemment de ses congénères, Binger ne manque pas de le signaler. Ainsi Boukary Naba, de

---

<sup>3</sup> Louis-Gustave BINGER, *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, Paris, Hachette, 1892, rééd. Société des Africanistes, 1980, 2 t., 513 et 416 p.

<sup>4</sup> Emmanuel TERRAY, « Grandeur et décadence des montagnes de Kong », *Cahiers d'études africaines*, 101-102, XXVI, 1-2, 1986, p. 246-249

<sup>5</sup> BINGER, *Du Niger au Golfe de Guinée...*, *op. cit.*, vol. I, p. 285.

<sup>6</sup> Dans son article, « Les routes commerciales du Soudan occidental », *La Gazette géographique*, XXI, 1886, p. 221-228, BINGER écrivait en effet en parlant de Kong : « s'il y avait eu de grands sommets, les indigènes en parleraient », alors qu'Élisée RECLUS notait dans sa *Nouvelle Géographie universelle*, vol. XII, L'Afrique occidentale, Paris, Hachette, 1887, 747 p. : « De toutes les parties du littoral africain, la zone occidentale de la côte d'Ivoire est aussi la moins explorée. [...] C'est directement au nord que l'on s'attendait jadis à trouver les massifs les plus élevés de cette chaîne de montagnes, dite de Kong, dessinée par des géographes sur la foi de vagues récits et pour se conformer aux analogies que présentent les continents ; mais il paraît probable maintenant que dans cette partie du continent africain le seuil de partage entre les versants est peu élevé » (p. 403-404).

<sup>7</sup> Pierre Deloncle, préface à BINGER, *Une vie d'explorateur, Carnets de route*, Paris, Fernand Sorlot, 1938, p. 17.

<sup>8</sup> BINGER, *Du Niger au Golfe de Guinée...*, *op. cit.*, vol. I.

<sup>9</sup> *Ibid.*, I, p. 14.

<sup>10</sup> *Ibid.*, I, p. 112.

Ouagadougou, se voit-il décerner le compliment insigne d'être « fort bien élevé pour un nègre »<sup>11</sup>.

Les Africains manquent donc d'éducation. Mais ils sont aussi d'une intelligence très limitée. Le personnel de l'explorateur en fournit un bon exemple, leur maître ayant dû renoncer à leur faire plusieurs recommandations à la fois pour ne pas parler en pure perte <sup>12</sup>. Les écrits de Binger abondent en réflexions qui traduisent l'agacement de l'auteur devant le peu d'entendement qu'il attribue aux populations rencontrées. Tel personnage a « une étroite cervelle », telle population est qualifiée de « particulièrement ignorante », telle autre est si peu intelligente qu'elle ne sait même pas mentir adroitement. Cela aboutit à une sentence péremptoire : « le Noir ne réfléchit pas » <sup>13</sup>. Certes, les enfants africains sont souvent très intelligents, mais leur développement intellectuel cesse lors de la puberté. Cela conduirait non seulement à une stagnation, mais à une profonde régression que Binger explique par la « soudure de la boîte cervicale », le développement du crâne s'arrêtant et empêchant « le cerveau de se dilater davantage »...<sup>14</sup>

[32] Ce manque supposé d'intelligence n'est pourtant pas tout. S'y ajoutent l'absence de volonté, le peu d'ardeur au travail, l'imprévoyance et la paresse. Cette indolence est alors mise en parallèle avec le sens de la fête et le goût des réjouissances. La fête, c'est-à-dire avant tout la consommation d'une nourriture riche et variée. Binger, qui se voit offrir régulièrement des volailles et pour qui manger de la viande est une chose commune, ne comprend pas la joie ressentie par ses hommes lors des rares occasions qui leur sont données de faire un repas carné. « Chaque fois que nous avons réussi à abattre une grosse pièce de gibier, le dépeçage et la préparation de la viande ont donné lieu aux mêmes scènes de cannibalisme et de sauvagerie de la part de mes Noirs ; c'est là qu'ils se montrent tels qu'ils sont réellement ; leurs instincts sauvages reparaissent, ils ressemblent en cette occasion plutôt à la brute qu'à des êtres humains » <sup>15</sup>.

Pourtant, si la plus grande partie des Africains ne manque pas de défauts, certaines populations semblent encore plus « arriérées » que les autres. Tout comme l'Antiquité classique attribuait le nom de barbares aux peuples qui ne participaient pas de la culture grecque, Binger qualifie de sauvages les êtres qui lui semblent les plus éloignés de la société occidentale. Les sauvages, ce sont les Guin et les Palaga qui parlent des langues que personne ne comprend <sup>16</sup>. Ce sont les Komono, qui ne se connaissaient même pas de nom avant l'arrivée des Jula dans la région <sup>17</sup>. Ce sont les Gurunsi, toujours sur le pied de guerre et qui ne se comprennent pas d'un village à l'autre <sup>18</sup>. Ce sont essentiellement les Bobo, sauvages absolus...

En vrais sauvages, les Bobo vivent nus : « la pudeur est un vain mot chez ce peuple <sup>19</sup>. D'ailleurs, les femmes font « sans se gêner et devant tout le monde », en pleine rue, « ce que la pudeur la plus élémentaire » défend de faire, et ce d'une manière si naturelle qu'elles continuent à converser avec les passants sans même se détourner <sup>20</sup>. Les Bobo se livrent encore à des pratiques grossières et puériles. Binger, qui assiste à une sortie de masques à l'approche de l'hivernage, n'en retient que « les cris de bêtes féroces poussés par la population » <sup>21</sup>. Les Bobo habitent des demeures

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, 1, p. 450.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 1, p. 14.

<sup>13</sup> *Ibid.*, I, p. 66.

<sup>14</sup> *Ibid.*, II, p. 246.

<sup>15</sup> *Ibid.*, II, p. 7-8.

<sup>16</sup> *Ibid.*, I, p. 267 et 274.

<sup>17</sup> *Ibid.*, I, p. 344.

<sup>18</sup> *Ibid.*, II, p. 35.

<sup>19</sup> *Ibid.*, I, p. 425.

<sup>20</sup> *Ibid.*, I, p. 406.

<sup>21</sup> *Ibid.*, I, p. 379.

insalubres comme à Kotédougou et dans d'autres villages où le voyageur ne distingue que des antres et des cavernes<sup>22</sup>. Ce sont enfin d'incorrigibles ivrognes dont les funérailles et les enterrements s'apparentent à de véritables orgies.

C'est donc un portrait très négatif de l'Africain que dresse Binger. Inculte, stupide, paresseux et vorace, il est bien inférieur à l'Européen. Quant au [33] sauvage, c'est un être nu et grossier qui cumule les défauts des autres Noirs, parce qu'encore à l'état de nature. Le sauvage, c'est le double inversé de l'homme blanc dont il est le négatif parfait.

## LES JULA DE KONG

En entrant à Kong le 20 février 1888, Binger atteignit l'un des objectifs principaux de son expédition. La ville aurait alors compté 15.000 habitants, ce qui serait considérable si tel était vraiment le cas<sup>23</sup>.

Selon le voyageur, la métropole jula était une cité agréable, propre et bien peuplée<sup>24</sup>. Ses habitants lui semblaient exceptionnels : si l'on excepte quelques allusions à leur curiosité, qui tournait parfois à l'importunité, et à leurs tendances superstitieuses, on chercherait vainement dans le récit des reproches qui leur soient adressés. Les Jula étaient beaux, soignés et bien vêtus.

N'étaient-ils pas tous chaussés de bottes jaunes, de babouches ou de sandales de fabrication locale<sup>25</sup> ? Les hommes avaient un physique agréable, le port de la chéchia, de la barbe ou de la moustache leur donnant un air de vétéran des armées coloniales d'Afrique. Quant aux femmes, elles étaient d'une politesse extrême.

Non contents d'être beaux, les Jula étaient riches. L'aisance des habitants semblait telle qu'il était possible à un Européen de vendre toutes les marchandises ou presque dans la ville<sup>26</sup>. Acheter et vendre étaient d'ailleurs les occupations favorites des Jula qui n'avaient pas d'autre désir que de voir s'ouvrir au plus tôt des chemins vers la côte. A Kong, affirmait l'explorateur admiratif, tout le monde travaillait. Chacun tissait et s'affairait, comme les petits garçons qui après l'école coranique effilochaient des étoffes de coton rouge de provenance européenne pour en dévider les fils qui servaient ensuite à faire des dessins. De même, les petites filles vendaient des friandises, des fruits et de la nourriture qu'elles proposaient aux passants en se promenant dans les rues<sup>27</sup>.

Pour Binger, Kong était donc le siège d'une population riche, active et intelligente qui se plaçait « bien au-dessus des autres peuples » qu'il avait eu l'occasion de rencontrer pendant son périple<sup>28</sup>. Le Jula était le maître de la [34] brousse, le nègre d'élite, à la fois proche et différent mais surtout facile à comprendre.

## L'ISLAM FACTEUR DE PROGRÈS

Pour Louis-Gustave Binger, la perfection relative de la société jula s'expliquait par son adhésion à l'islam, ferment d'unité d'une population dont les membres étaient dispersés sur de très vastes régions. La religion fondait la solidarité et l'hospitalité réciproque des gens de Kong en permettant la mise en œuvre d'un expansionnisme

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, I, p. 405.

<sup>23</sup> Aucun document d'archives ne permet de confirmer ce chiffre avancé par Binger.

<sup>24</sup> BINGER, *Du Niger au Golfe de Guinée...*, *op. cit.*, I, p. 294.

<sup>25</sup> *Ibid.*, I, p. 291.

<sup>26</sup> *Ibid.*, I, p. 320.

<sup>27</sup> Transactions, objets de commerce, monnaies des contrées entre le Niger et la Côte d'Or ». conférence prononcée le 26 janvier 1890 à la Société de géographie commerciale de Paris, rééd. BCEAO, Notes d'informations et de statistiques, n° 179, 1970, p. 1-12.

<sup>28</sup> BINGER, *Du Niger au Golfe de Guinée...*, *Ibid.*, II, p. 205.

efficace mais pacifique. L'omniprésence des Jula dans les savanes de la boucle du Niger avait en effet impressionné le voyageur, qui chercha à en déceler les modalités et les objectifs, ce qu'il réussit dans une certaine mesure <sup>29</sup>.

L'islam, croyait Binger, était incontestablement porteur de culture face au primitivisme des populations rurales. Cet avantage se traduisait avant tout par l'utilisation courante de l'écrit. Les Jula n'essayaient nullement de convertir les populations parmi lesquelles ils s'installaient. Les connaissances occultes qui leur étaient attribuées leur permettaient de se livrer au commerce très lucratif des amulettes et de jouer le rôle de guérisseurs. Convaincus que l'équilibre entre musulmans et animistes était voulu par Dieu, ils étaient farouchement hostiles à l'idée de faire des prosélytes, ne fût-ce que pour conserver le monopole d'une religion prestigieuse et rémunératrice <sup>30</sup>.

L'islam jula était un islam tolérant et libéral qui s'embarrassait peu de subtilités dogmatiques. La population de Kong, qui estimait n'avoir besoin de personne pour la mener dans la voie droite de la religion, avait refusé de se soumettre à El Hadj Omar Tall comme celui-ci l'avait exigé sans succès en août 1862 <sup>31</sup>. Elle ne songeait nullement à se placer sous l'autorité d'un guide spirituel qui lui aurait dicté sa volonté. Bien plus, les habitants de la ville ne craignaient pas de prendre certaines libertés avec les prescriptions coraniques.

Si l'on en croit Marcel Monnier, qui accompagna Binger à Kong quelques années plus tard, le Jula avait « l'esprit trop absorbé par son négoce pour s'attarder dans l'idéal » <sup>32</sup>. D'ailleurs, notait Binger, il existait dans la ville deux grandes brasseries de bière de mil qui, toutes deux, appartenaient à de fervents musulmans. Le propriétaire de l'une d'elle, qui lui fit visiter un jour ses [35] installations, était très fier de son rôle de brasseur : « le fidèle s'effaçait devant l'industriel », concluait avec ironie le voyageur <sup>33</sup>.

Ces aspects originaux de la religion jula allaient conduire Binger à donner une image très positive de l'islam qui apparaissait comme l'ennemi naturel et irréductible de la colonisation française <sup>34</sup>. C'était, par exemple, le cas de Mage qui avait conclu son récit de voyage à Ségou par une sévère critique du monde musulman: « la plupart des maux de l'Afrique viennent de l'islamisme. Ni dans nos colonies actuelles, ni dans celles qu'on fondera plus tard, même quand il se présentera sous les dehors les plus séduisants, comme cela arrive parfois au Sénégal, jamais, dans aucune circonstance, on ne doit l'encourager » <sup>35</sup>.

Binger, au contraire, voyait dans l'islam un progrès certain sur les coutumes « traditionnelles » africaines. Il était fidèle en cela à son maître et protecteur Faidherbe, dont il était l'officier d'ordonnance <sup>36</sup>. Dès 1891, il publia un petit opuscule, *Esclavage, islamisme et christianisme*, dans le but de convaincre l'opinion publique qu'il était faux de croire que les musulmans étaient et seraient toujours les ennemis des Européens <sup>37</sup>. Il s'efforçait ainsi de démontrer que l'islam n'était en rien responsable des problèmes

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, I, p. 327 et 389-390.

<sup>30</sup> Ces différentes caractéristiques de l'islam des commerçants manding ont parfaitement été mises en lumière par Yves PERSON dans son ouvrage : *Samori, une révolution dyula*, Dakar, IFAN, 1968, p. 132-133 sqq.

<sup>31</sup> BINGER, *Du Niger au Golfe de Guinée...*, *op. cit.*, I, p. 341.

<sup>32</sup> Marcel MONNIER, *Mission Binger, France noire. Côte d'Ivoire et Soudan*, Paris, Plon, 1894, p. 180.

<sup>33</sup> BINGER, « Le péril de l'islam », *Renseignements coloniaux*, 1906, n° 5, p. 180.

<sup>34</sup> A.S. KANYA-FORSTNER, « Military Expansion in the Western Sudan. French and British Style », in GIFFORT and LOUIS (eds), *France and Britain in Africa : Imperial Rivalry and Colonial Rule*, Yale, 1971, p. 430.

<sup>35</sup> Eugène MAGE, *Voyage au Soudan occidental (1863-1866)*, Paris, Hachette, 1872, rééd. Karthala, 1980, p. 303.

<sup>36</sup> Binger fut nommé officier d'ordonnance du général Faidherbe en janvier 1886. Jusqu'à sa mort en 1889, le général ne lui monna jamais son soutien. Son intervention auprès de de la Porte, le sous-secrétaire d'État aux Colonies, fut déterminante pour que fût confiée à Binger la reconnaissance géographique de la boucle du Niger.

<sup>37</sup> BINGER, *Esclavage, Islamisme et Christianisme*, Paris, Société des éditions scientifiques, 1891, 112 p.

dont souffrait l'Afrique, mais était au contraire un facteur de bien-être et de civilisation. Avec passion, mais surtout avec beaucoup d'illusions, il tentait de mettre en évidence l'intérêt qu'avait la France à collaborer avec les notables musulmans. Pour lui, l'hostilité des militaires à l'égard de la religion musulmane s'expliquait aisément par le fait que c'était le plus souvent à des combattants islamisés qu'ils s'étaient heurtés lors de leur marche vers l'intérieur de l'Afrique. Il constatait avec raison que ce qui serait passé en France pour du patriotisme était taxé en Afrique de fanatisme. Qu'un musulman défende ses terres, son foyer, sa liberté, qu'il lise le Coran, qu'il s'allie avec d'autres musulmans pour défendre l'intégrité de son territoire et le voilà déclaré fanatique. Si Vercingétorix avait été musulman, remarquait-il, il n'aurait pas manqué de passer pour fanatique aux yeux des Européens <sup>38</sup> ! L'opposition des groupes islamisés ne relevait donc pas d'une quelconque intolérance religieuse, mais d'une légitime réaction de défense de structures sociales soucieuses de préserver leur identité.

[36] Il était tout aussi faux de rendre l'islam responsable de l'esclavage qui sévissait un peu partout en Afrique. Pour lui, le phénomène était universel et avait toujours existé. Seule la possession d'esclaves permettait de fixer la richesse et la position sociale dans les sociétés africaines. Les difficultés d'existence des Soudanais étaient telles, ajoutait-il, le portage exigé par le commerce si fatiguant, les problèmes posés par le recrutement de troupes si complexes que seule l'utilisation de captifs permettait d'y apporter des solutions satisfaisantes <sup>39</sup>. Bien sûr, les musulmans vendaient et utilisaient des captifs, mais ils n'avaient fait que reprendre « la suite des affaires d'une raison sociale qui existait avant eux et avait le même objet »<sup>40</sup>. Bien plus, affirmait Binger, l'esclavage disparaîtrait du continent le jour où l'Afrique toute entière serait islamisée<sup>41</sup>. Le voyageur avait acquis cette certitude à Kong où beaucoup de musulmans donnaient la liberté à leurs captifs. Il croyait même pouvoir affirmer que les captifs libérés avaient tous reçu une instruction religieuse assez complète et savaient lire, ce qui l'incitait à voir dans l'esclavage ainsi compris « une mesure civilisatrice » <sup>42</sup>.

Ainsi l'explorateur se montrait-il fermement convaincu que la religion musulmane, bien loin de s'opposer à la « civilisation » et au progrès de l'influence française en Afrique, pourrait au contraire en être l'auxiliaire utile et dévouée. Le respect que l'islam portait aux savants faisait des musulmans le principal facteur de diffusion de l'instruction au Soudan, même s'il lui fallait reconnaître que les musulmans cultivés étaient rares parmi les contrées qu'il avait traversées <sup>43</sup>. La population de Kong, par exemple, manifestait une véritable soif de connaissance et avait longuement interrogé Binger sur son pays.

Tout paraissait l'intéresser : la poste, le système bancaire, l'industrie, la forme du gouvernement. Elle souhaitait, croyait-il, l'installation d'une école française pour pouvoir en apprendre davantage et satisfaire sa curiosité <sup>44</sup>.

Binger affirmait donc que la France ne devait pas combattre l'islam mais avait intérêt à canaliser l'ardeur de ce qui constituait « une étape vers la civilisation ». « Beaucoup plus avancés que les fétichistes en éducation, en organisation sociale, en savoir-vivre, en bien-être, en commerce, en industrie et en culture intellectuelle en général »<sup>45</sup>, les musulmans cheminaient sur la voie du progrès et devaient être encouragés par les Européens. En effet, concluait l'explorateur, « de quelque côté, de quelque manière que la civilisation pénètre chez les Noirs, il faut nous en louer, ne pas l'entraver, user de la

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> BINGER, *Du Niger au Golfe de Guinée...*, *op. cit.*, I, p. 385.

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> BINGER, « Le péril de l'islam », *Renseignements coloniaux*, n° 6, p. 202.

<sup>44</sup> BINGER, *Esclavage...*, *op. cit.*, p. 40-41.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 53.

plus large [37] tolérance à son égard, même si elle émane d'une source qui ne jaillit pas de notre propre religion »<sup>46</sup>.

## L'ÉTENDUE D'UNE ILLUSION

Du commerce et de l'islam jula, Binger attendait une profonde transformation des structures sociales de l'Afrique. La ville de Kong, élément majeur de son projet colonial, semblait destinée à devenir le principal centre commercial du Soudan. L'importance des territoires soumis à son autorité devait lui permettre de faire rayonner son influence pacifique jusqu'au cœur des régions les plus reculées. Peu à peu, le commerce et l'instruction s'implanteraient solidement dans les savanes. L'esclavage et la barbarie disparaîtraient, pour céder la place à un monde riche et policé. L'Afrique serait alors définitivement gagnée par le progrès et le bien-être...

Il y avait pourtant loin du rêve à la réalité : l'étendue d'une illusion. L'explorateur, en effet, fasciné par ses hôtes jula, ne les vit pas tels qu'ils étaient vraiment, mais tels qu'il aurait voulu qu'ils fussent. Binger ne sut pas cerner la réalité du comportement social des Jula. La société de Kong était tout autre qu'il ne la décrivait. Le commerce en était certes un élément principal, mais son étude ne suffisait pas à rendre compte de la totalité de la vie de la cité.

Contrairement à ce que croyait Binger, l'implantation des Jula à travers les savanes africaines n'était pas seulement le fruit d'une lente et pacifique pénétration commerciale, mais aussi d'opérations guerrières et violentes <sup>47</sup>. C'était par la force des armes que Seku Watara avait constitué le royaume de Kong qui s'étendait de l'Anno à Sofara sur les rives du Niger. Les nombreuses expéditions montées par les Jula au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient permis d'assurer la sécurité des marchands en disposant des garnisons le long des principaux axes commerciaux. La guerre et le commerce n'étaient donc pas des activités incompatibles : il appartenait à l'une d'assurer l'essor de l'autre...

La libération d'esclaves, très fréquente à Kong selon Binger, n'était pas aussi désintéressée qu'il semblait le croire. Elle ne s'appliquait, le plus souvent, qu'à de vieux captifs improductifs dont la mendicité était alors la seule ressource <sup>48</sup>. Les maîtres pouvaient ainsi se débarrasser à bon compte de dépendants inutiles dont ils travestissaient l'élargissement en mesure de clémence. Bien loin d'être « civilisateur » et contingent, l'esclavage était à la [38] base de la prospérité de Kong. La main-d'œuvre servile formait la majeure partie de la force de travail de la cité <sup>49</sup>. Les esclaves étaient employés dans le tissage, ce qui permettait la production de cotonnades à vil prix. Leurs fonctions étaient tout aussi importantes dans le commerce où ils fournissaient les porteurs nécessaires au transport des marchandises. Emmanuel Terray a fait apparaître leur rôle à Bondoukou qui constituait une étape essentielle du réseau marchand jula. Établis dans les villages de culture, ils assuraient le ravitaillement des caravanes ou se chargeaient de convoier les produits venus du nord vers les marchés méridionaux <sup>50</sup>.

Qu'étaient en fait les États de Kong que Binger avait placés sous le protectorat de la France ? Karamogo Ule Watara, qui s'en prétendait le chef et affirmait descendre de Seku Watara, n'était qu'un usurpateur, le pouvoir réel appartenant à Sokolo Mori <sup>51</sup>. Le traité qu'il accepta de signer n'avait donc aucune valeur. En fait, il allait rapidement

---

<sup>46</sup> Binger, « Le péril de l'islam », *op. cit.*, p. 197.

<sup>47</sup> Sur la société jula, voir la thèse d'État de N.G. KODJO, *Le royaume de Kong des origines à 1897*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1986, 3 vol., 1147 p.

<sup>48</sup> Claude MEILLASSOUX, *Anthropologie de l'esclavage. Le ventre de fer et d'argent*, Paris, PUF, 1986, p. 143.

<sup>49</sup> KODJO, *op. cit.*, p. 1140

<sup>50</sup> Emmanuel TERRAY, « La captivité dans le royaume abron du Gyaman », in MEILLASSOUX (éd.), *L'esclavage en Afrique précoloniale*, Paris, Maspéro, 1975, p. 429-430.

<sup>51</sup> KODJO, *op. cit.*, p. 69.

apparaître que l'explorateur s'était laissé abuser par les Jula qui revendiquaient des territoires sur lesquels ils n'avaient aucune autorité. Le Gwiriko, ou royaume jula de Bobo-Dioulasso, n'avait plus la moindre consistance, comme le remarqua Crozat qui, deux ans après le passage de Binger, dut faire signer un traité particulier aux Bobo-Jula <sup>52</sup>. Binger lui-même n'avait pu manquer de s'en rendre compte puisque, malgré l'appui des Jula, il ne put pénétrer à Sya, le cœur historique de Bobo-Dioulasso. « Les Ouattaras avaient présenté leur autorité comme considérable, ne se disant d'ennemis qu'en Samory », notait en 1904 le lieutenant Nouri, commandant du cercle de Bobo-Dioulasso <sup>53</sup>. On s'aperçut plus tard qu'ils nous avaient trompés <sup>54</sup>. « Les États Ouattaras, tels qu'on les comprenait du moins, n'existaient pas », écrivait son successeur quelques années plus tard <sup>55</sup>.

## POUR UNE LECTURE NOUVELLE DE L'ŒUVRE DE BINGER

Une formidable méprise, telle paraît être l'issue des relations entre Binger et les Jula de Kong. Les Jula, croyait l'explorateur, gouvernaient de vastes territoires où régnaient la paix et la sécurité. Leur dynamisme commercial et l'islam [39] tolérant qu'ils professaient constituaient de solides facteurs de progrès. L'esclavage même semblait une mesure salutaire qui permettrait d'élever graduellement l'état social des peuples arriérés. Binger espérait ainsi faire des Jula les auxiliaires de la colonisation.

Ceux-ci avaient pourtant de tout autres desseins. La venue de négociants européens leur offrait la possibilité d'établir solidement leur domination sur les populations non islamisées qu'ils méprisaient. Avec l'aide de la France, ils exploiteraient à leur aise les paysans dans lesquels ils ne voyaient que des captifs potentiels <sup>56</sup>. Pour eux, ceux-ci n'étaient que des *Bamana*, des Bambara disaient les Européens, terme générique par lequel les Jula désignaient les populations non musulmanes <sup>57</sup>. Le Bambara, c'était l'homme fondamentalement autre, le sauvage, l'être inférieur dont l'altérité le vouait naturellement à la captivité. Peu importait pour les Jula que les populations ainsi désignées n'eussent rien en commun : elles leur apparaissaient comme globalement identiques.

L'ensemble indistinct des sociétés rurales soudanaises offrait un réservoir inépuisable d'esclaves aux commerçants musulmans. C'est ce qu'expliquait un rapport administratif rédigé en 1920 qui affirmait qu'avant la conquête coloniale, des colonnes parcouraient régulièrement le pays pour y prélever sans compter impôts et captifs, les Jula étant perçus comme des oppresseurs par les villageois qui vivaient dans la crainte et la misère <sup>58</sup>. De nombreux témoignages oraux recueillis dans la région de Bobo-Dioulasso, tant parmi les populations jula que bobo, confirment cette situation dont les traces sont encore vives dans la mémoire des anciens <sup>59</sup>.

---

<sup>52</sup> Archives nationales du Sénégal, I G 145, Mission du docteur Crozat dans le Mossi.

<sup>53</sup> Archives nationales du Sénégal, 1G 302, Notice sur le cercle de Bobo-Dioulasso par le lieutenant Nouri, commandant le cercle, 1903-1904.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> Haut-Commissariat de la province du Houet (Burkina-Faso), Archives du cercle de Bobo-Dioulasso, I P 1920, Gouvernement général de l'AOF, *Colonie de la Haute-Volta, monographie du cercle de Bobo-Dioulasso*.

<sup>56</sup> Cette attitude de pensée est encore très répandue aujourd'hui chez les Jula de Bobo-Dioulasso. Ceux-ci affirment souvent avec fierté que les Bobo ont toujours été leurs captifs et le sont encore... El Hadj Ahmadou Diakité Kaaba racontait pour sa part en 1989 qu'il était fréquent de rencontrer des Bobo réduits en esclavage par des Jula au début du XX<sup>e</sup> siècle (entretien à Bobo-Dioulasso, 4 janvier 1989).

<sup>57</sup> Nous suivons ici Jean BAZIN, « À chacun son Bambara », in AMSELLE et MEILLASSOUX (eds), *Au cœur de l'ethnie*, Paris, La Découverte, 1985, p. 87-127.

<sup>58</sup> Haut-Commissariat de la province du Houet, document cité.

<sup>59</sup> Enquêtes de terrain, 1986-1987-1988-1989.

L'essentiel de ces stéréotypes se retrouve dans la relation de voyage de Binger. À ce titre, il nous semble significatif que les Bobo, sauvages absolus s'il en était selon l'explorateur, fussent l'une des populations les plus méprisées par les Jula. Comment aurait-il pu en être autrement ? L'essentiel des peuples décrits par Binger le furent après sa rencontre avec les Jula. Pendant la plus grande partie de son périple, il avait cheminé sous leur protection et avec leur autorisation. C'était dans une large mesure de leurs conseils et de leurs recommandations qu'avaient dépendu le choix de son itinéraire et la visite ou non de tel village, de telle contrée. Ainsi l'explorateur avait-il renoncé à se rendre de Kong au pays Lobi, dont il aurait pourtant voulu visiter les territoires aurifères, parce qu'il ne se sentait pas suffisamment protégé pour entreprendre ce voyage.

[40] Il jugeait plus prudent de se placer le plus longtemps possible sous la défense des Jula. Il opta donc pour la route Kong-Djenné par Bobo-Dioulasso, ce qui n'était pas conforme à son projet initial <sup>60</sup>. Les Jula, disait-il, avaient permis à son voyage de se dérouler dans de bonnes conditions en lui délivrant des sauf-conduits qui lui avaient ouvert la porte du Mossi et l'avaient protégé lors de la traversée du Dafina et du Gurunsi.

Ainsi les Jula, dont il parlait la langue, furent-ils les principaux informateurs de Binger <sup>61</sup>. Ils lui servirent à la fois de guides, de conseillers et de protecteurs. C'était dans leur langue qu'il s'adressait aux populations de la boucle du Niger. Bien souvent, il dut avoir recours à leurs offices de traducteurs pour interroger les divers peuples qu'il rencontrait. Comment, par exemple, l'explorateur aurait-il pu converser avec un chef turka ou bobo sans l'aide de Jula pour traduire ses paroles ? Binger dépendait donc du bon vouloir de ses guides, intermédiaires indispensables entre les autochtones et le voyageur. Comme les administrateurs coloniaux qui, après lui, ne verront l'Afrique que par le prisme déformant des interprètes et des chefs de villages, il était condamné à ne connaître du continent noir que ce que les Jula jugeaient utile qu'il n'ignorât point.

Une lecture nouvelle de l'œuvre de Binger est alors possible. Ni regard objectif sur l'Afrique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ni vision européenne sur un monde largement méconnu, la relation de voyage de l'explorateur nous transmet l'image des sociétés soudaniennes qui avait cours au sein d'une population marchande islamisée, les Jula de Kong. Elle prend ainsi une autre dimension, son intérêt ne résidant plus dans ce qu'elle nous apprend des peuples rencontrés, mais dans ce que le discours nous permet de saisir du système de pensée et de représentation du monde des Jula.

Francis SIMONIS

---

---

<sup>60</sup> BINGER, *Du Niger au Golfe de Guinée...*, op. cit., I, p. 328.

<sup>61</sup> BINGER avait publié en 1886 un *Essai sur la langue bambara parlée dans le Kaarta et dans le Bélé Dougou suivi d'un vocabulaire*, Paris, Maisonneuve, 132 p.